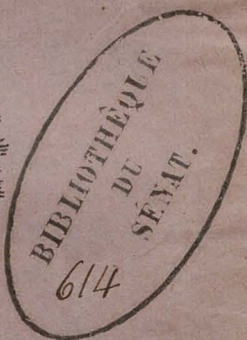
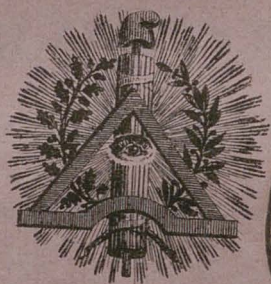


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE

CORRECTIONAL

FRATERNITE



CHACUN SON MÉTIER,  
OU  
LE FRONDEUR  
CORRIGÉ.  
*Comédie en cinq Actes.*

---

Prix 30 Sols.

---





CHACUN SON NIVEL

ou

LE TRONDUR

CORRIGE

Comptes en cinq tomes

Paris 1824



CHACUN SON MÉTIER,  
OU  
LE FRONDEUR  
CORRIGÉ.

---

COMÉDIE  
EN CINQ ACTES.

TRADUITE DU DANOIS

DE M<sup>r</sup>. LE BARON D'HOLBERG.

---

A BASLE ET A BERLIN  
CHEZ J. DECKER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1 7 9 7.



CLAUDE MONTEUX

ou

LE FRONDUR

CORRIE

COMEDIE

EN CING ACTES

PREMIERE PARTIE

DE LA VIE DE LA FAMILLE

A PARIS, AT A BOUT

DE LA RUE, EN 1870

1870



## PERSONNAGES.

---

MAITRE GERMAIN BREMEN, *potier d'étain.*

MADAME BREMEN, *sa femme.*

LOUISE, *leur fille.*

MAITRE LOYAL, *amant de Louise.*

HENRI, *valet de maître Bremen.*

ANNE, *servante de maître Bremen, et femme de  
Henri.*

MONSIEUR SAND, *marchand.*

MADAME SAND, *sa femme.*

MONSIEUR LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE,  
*médecin.*

MADAME PIED-DE-CHEVRE, *sa femme.*

UNE FEMME DE CONSEILLER.

HOLZMANN, *cabaretier.*

MAITRE FRANÇOIS, *coutelier.*

MAITRE SAUER, *visiteur.*

MAITRE RENARD, *pelletier.*

MAITRE RICHARD, *brossier.*

ENGELBACH, *étudiant.*

UN ÉTRANGER.

MADAME FER-A-CHEVAL, *femme d'un ma-  
réchal-ferrant.*

UNE FEMME DU PEUPLE.



DEUX AVOCATS.

UN CHAPELIER.

UN MARCHAND.

PIERRE, ouvrier de maître Bremen.

CHRISTOPHE, valet de Mr. Sand.

DEUX LAQUAIS DE CONSEILLERS.

LE LAQUAIS D'UN RÉSIDENT.

UNE SERVANTE.

DEUX PETITS GARÇONS.

*La scène est dans la maison de maître  
Bremen. L'action commence avant  
diner, et dure jusqu'au soir.*

CHACUN



---

CHACUN SON MÉTIER,  
O U  
LE FRONDEUR CORRIGÉ.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE LOYAL.

EN vérité, je ne me reconnois plus moi-même; je me sens si troublé. Ah! Il faut absolument que j'aille trouver maître Bremen, et que je lui fasse la demande de sa fille. Combien de tems déjà qu'elle s'est promise à moi, en cachette, il est vrai. Au reste, voici la troisième fois que je me mets en route, et je n'en reviens jamais plus avancé. Je n'y irois même pas encore dans ce moment, si je ne craignois d'être grondé par ma mère. Maudite timidité! qu'il m'en coûte pour me débarrasser de

A



toi ! Dans l'instant où je suis prêt à frapper à la porte , l'on diroit que quelqu'un me retient la main. Pourtant , qui hazarde gagne ; il faut sauter le bâton. Allons retournons - y encore ; mais auparavant , je veux faire un petit brin de toilette , car j'ai appris que , depuis quelque tems , maître Bremen est devenu tout - à - fait singulier.

*Il défait sa cravate , la rajuste , redresse sa per-  
ruque , et essuie la poussière de ses souliers.*

Cela ne va pas si mal. Eh bien ! frappons donc. Voyez un peu ! je veux être un coquin , s'il ne me semble pas qu'on m'arrête la main. Allons , Loyal ; du courage , mon ami ! Tu as la conscience nette. D'ailleurs , ton pis-aller , c'est un refus ; et ma foi , dans ce cas , tu aurois bon nombre de collègues.

*(Il frappe.)*

## SCENE DEUXIEME.

MAITRE LOYAL. HENRI.

HENRI.

VOTRE valet , maître Loyal ; à qui en voulez-vous ?

MAITRE LOYAL.

A maître Bremen , s'il est seul.

HENRI.

Oui ; mais il est occupé à la lecture.



MAITRE LOYAL.

Ha, ha ! il est donc plus dévot que moi ?

HENRI.

Vraiment oui, et s'il paroïssoit un décret qui ordonnât que l'Herculus (a) devienne un recueil de sermons, je crois, parbleu, que notre maître pourroit au besoin servir de prédicateur.

MAITRE LOYAL.

Mais ses occupations peuvent-elles lui permettre de pareilles lectures ?

HENRI.

Oui. Notre maître exerce deux emplois différens ; d'abord celui de potier d'étain, et ensuite celui de politique.

MAITRE LOYAL.

Voilà pourtant qui ne s'arrange guères ensemble !

HENRI.

Ma foi, nous ne nous en apercevons que trop. Car s'il parvient à finir un ouvrage, ce qui du reste ne lui arrive pas souvent, il vous le torche d'une manière si politique, qu'on est obligé de le refondre. Prenez la peine d'entrer dans sa chambre, si vous voulez lui parler.

A 2

(a) Ancien roman allemand, d'une épaisseur prodigieuse.



MAITRE LOYAL.

J'ai, pour cette fois-ci, une proposition importante à lui faire. Je veux lui demander sa fille, avec laquelle je suis lié depuis longtems.

HENRI.

Ah oui! c'est-là vraiment une affaire d'importance. Ainsi, maître, souffrez que je vous coule quatre mots d'avis. Si vous avez envie de pousser votre pointe, ayez grand soin de bien compasser vos discours, et de vous exprimer de la belle façon. Car notre maître est devenu depuis peu un homme bizarre, je vous en avertis.

MAITRE LOYAL.

Ouais! Je n'en ferai cependant rien. Je ne suis qu'un simple artisan, fort peu façonné aux complimentations. Je prétends me borner à lui dire que j'aime sa fille, et que je souhaite d'en faire ma femme.

HENRI, *souriant.*

Oh, oh! si vous n'en savez pas plus, je puis bien vous jurer que vous n'en tâterez pas. Tout au moins, faudroit-il que vous commençassiez votre discours par un de ces mots-ci: *puisque, après que, ou parce que*, faites attention, maître Loyal, que vous avez affaire à un homme bien savant, et qui lit, jour et nuit, tant de livres poli-



tiques, qu'il pourroit bien en perdre la cervelle. Il y a déjà quelques jours, qu'il nous a jetté au nez, à tous tant que nous sommes dans la maison, que nous ne sommes rien que de la racaille. C'est particulièrement contre moi qu'il s'acharne à cet égard, et il ne prononce plus mon nom sans y ajouter l'épithète de *goujat*. La semaine passée, ne vouloit-il pas à toute force que notre femme s'habillât en polonoise? il n'y a cependant fait que de l'eau claire; car notre femme est une bonne brave femme du vieux tems, qui aimeroit encore mieux se laisser assommer, que de mettre bas les habits de sa grand'mère. Présentement, il est tout gonflé de certain autre projet, Dieu fait ce que ce peut être. Croyez-moi, je vous le répète: si vous prétendez réussir, attachez-vous à suivre mon avis.

MAITRE LOYAL.

Ouais, encore une fois, je m'embarrasse fort peu de tout cela, et j'entends aller droit mon chemin.

HENRI.

Le plus difficile, dans une telle demande, est sans doute de ne pas savoir comment commencer son discours. Je me suis moi-même trouvé jadis en pareil cas; et,



pendant quinze jours entiers, je ne pus m'aviser de ce qu'il me falloit dire. Je savois fort bien que mon premier mot devoit être un *après* ou un *parce que*, mais pas pour le diable, je ne pus déterrer les autres mots, qui devoient s'accrocher à ce premier-là. Enfin, pour éviter de mettre plus longtems mon esprit à la torture, je m'en fus chez le maître d'école Jacques, et je lui achetai un livre de complimens tout faits, qui me coûta en vérité six sols, car il n'en vend pas à meilleur marché. Eh bien! cela me réussit pourtant fort mal. Quand je fus au beau milieu de mon discours, ne voilà-t-il pas que je ne pus me ressouvenir du reste, et j'eus honte de tirer mon papier de ma poche. Encore, le plus singulier de l'avanture, c'est que je savois mon histoire sur le bout de mon doigt, avant de la commencer, qu'elle m'est revenue tout de même par après, et que la sorcière ne m'a fait faux bond, qu'au moment même de la débiter.

MAITRE LOYAL.

Oui, oui, cela devoit faire un magnifique discours.

HENRI.

Je vous en réponds. Ecoutez seulement comme cela étoit bien tourné. "Après vous



„ avoir offert mes petits services, et en  
 „ avoir mûrement délibéré, moi, Henri  
 „ Andrézen, je me transporte ici pour  
 „ vous apprendre que je ne suis pas plus  
 „ que les autres, bâti de pierre et de bois.  
 „ Attendu que, et parce que toutes les  
 „ créatures de ce bas monde, voir même  
 „ les bêtes irraisonnables, éprouvent éga-  
 „ lement un penchant à l'amour; je viens  
 „ donc, en tout bien, tout honneur, et tel in-  
 „ digne que je sois de vos mérites, requérir  
 „ de vous la bien-aimée de mon cœur.”  
 Vous plaît-il de me rendre ce que cela  
 m'a coûté? je consentirai à vous le vendre.  
 Certes, cela vaut beaucoup plus que l'ar-  
 gent. Car je suis convaincu qu'avec un pa-  
 reil compliment, il est impossible d'essuyer  
 un refus, partout où ce puisse être. Mais,  
 voilà notre maître qui vient; il faut que je  
 me retire.

### SCENE TROISIEME.

MAITRE BREMEN. MAITRE LOYAL.

MAITRE BREMEN.

VOTRE serviteur, monsieur Loyal; qu'y  
 a-t-il pour votre service?



MAITRE LOYAL.

Vous connoissez peut-être déjà , monsieur Bremen , l'inclination que j'ai depuis long-tems pour votre demoiselle. C'est ce qui me porte à venir voir , s'il vous plait enfin de me l'accorder , et d'expédier notre mariage.

MAITRE BREMEN.

Je vous remercie , mon cher monsieur Loyal , de la confiance que vous venez de me témoigner. Vous êtes un très-galant homme , et je vois que ma fille ne pourroit tomber en de meilleures mains. Mais je serois bien aise d'avoir un gendre , qui fût au fait de la politique.

MAITRE LOYAL.

Mon très-cher monsieur Bremen , ce n'est pourtant pas avec cela qu'on peut , dans ces tems difficiles , entretenir sa femme et ses enfans.

MAITRE BREMEN.

Ha , ha ! croyez-vous donc , mon ami , que mon intention soit de mourir potier d'étain ? Vous en jugerez tout autrement , avant qu'il se soit passé six mois. Je me flatte que lorsque j'aurai fini de parcourir les Dialogues de l'empire des Morts , on pourra bien commencer par m'offrir une place de Sénateur. Je sais déjà , sur le bout



de mon doigt, le Dessert politique; mais cela ne suffit pas encore. Ah! quel dommage, que le savant auteur n'ait donné à son ouvrage un peu plus de développement! Sans doute, ce livre vous sera parfaitement connu?

MAITRE LOYAL.

Non, en vérité, je ne le connois point du tout.

MAITRE BREMEN.

Il faut donc que je vous le prête: tel petit soit-il, il n'en est pas moins précieux. Je vous confierai de plus que c'est à ce livre, ainsi qu'à l'Herculus et à l'Herculis-cus, que je suis absolument redevable de toute ma politique.

MAITRE LOYAL.

Mais ce dernier ouvrage n'est rien qu'un roman.

MAITRE BREMEN.

Oui, oui, un roman. Plût à Dieu que l'univers fût rempli de pareils romans! Il y a quelque tems que, me trouvant dans un certain lieu, un personnage d'importance me dit à l'oreille: quiconque a lu ce livre avec intelligence, se trouve en état d'exercer les fonctions les plus distinguées, et même de gouverner tout un pays.



MAITRE LOYAL.

Voilà qui est fort bon ! mais , en m'appliquant à la lecture , je négligerois totalement mes ouvrages.

MAITRE BREMEN.

Ne viens-je pas de vous dire , monsieur , que je ne compte pas rester un simple artisan ? Il y a longtems même que j'aurois dû planter là mon métier. Plus de cent braves gens de cette ville m'ont tous répété : Monsieur Bremen , monsieur Bremen , vous étiez fait pour remplir les premières places ; et naguères encore un bourguemestre s'est exprimé , sur mon compte , de la manière suivante : " Germain Bremen pourroit se „ rendre beaucoup plus utile à la ville „ dans un autre emploi , qu'en continuant „ sa profession de potier d'étain. Cet „ homme possède les secrets de plusieurs „ cabinets." Il vous est donc facile d'imaginer , monsieur , que je ne mourrai pas potier d'étain. Et voilà précisément pourquoi je souhaiterois de me donner pour gendre , un homme qui ait aussi quelque teinture des affaires d'état ; car j'espère bien qu'avec le tems nous parviendrons tous les deux au conseil. Si vous voulez , d'après cela , commencer la lecture du Dessert politique , je ferai , tous les dimanches soir , l'examen de vos progrès.



MAITRE LOYAL.

Non, monsieur Bremen, je n'en ferai rien. Je me trouve trop vieux pour retourner à l'école.

MAITRE BREMEN.

En ce cas-là, vous n'êtes pas digne d'être mon gendre. Adieu! j'ai besoin de sortir.

( Il s'en va. )

SCÈNE QUATRIÈME.

MADAME BREMEN    MAITRE LOYAL.

MADAME BREMEN.

Je ne sais plus que penser de mon mari. Jamais il n'est à la maison, et ne s'embarasse aucunement de ses ouvrages. Je donneroïs en vérité beaucoup, pour savoir seulement où il peut aller sans cesse. Mais, quoi! monsieur Loyal? Eh! que faites-vous là tout seul? approchez-vous donc.

MAITRE LOYAL.

Non, madame Bremen, je vous rends mille grâces. Je suis trop au dessous de cet honneur.

MADAME BREMEN.

Ho, ho! qu'est-ce que cela veut dire?



MAITRE LOYAL.

Votre cher époux s'est farci la tête de chimères tout-à-fait politiques; et, se croyant déjà bourguemestre, il ne daigne plus regarder d'aussi petits sujets que moi. Il se figure en savoir davantage qu'un notaire politique.

MADAME BREMEN.

Pouvez-vous faire la moindre attention à cet extravagant? Vraiment oui! lui? devenir bourguemestre! Ah! par ma foi, je crois qu'il finira plutôt par aller mendier son pain de porte en porte. Non, mon très-cher monsieur Loyal, ne vous embarrassez plus de cet homme-là, et surtout ne renoncez pas à votre amour pour ma fille.

MAITRE LOYAL.

Comment! Monsieur Bremen a juré qu'elle ne se marieroit jamais qu'avec un politique.

MADAME BREMEN.

Et moi, je l'étranglerois plutôt, que de consentir à ce qu'elle épouse un politique. Est-ce que, du tems passé, on ne donnoit pas ce vilain nom de politique à toute espèce de garnemens?

MAITRE LOYAL.

Aussi ne veux-je absolument pas devenir politique, mais plutôt vivre honorable-



ment de ma profession. C'est ainsi que feu mon père s'est toujours bravement soutenu ; et j'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir en faire autant. Mais voici un petit garçon qui, vraisemblablement, cherche après vous.

*SCENE CINQUIEME.*

MADAME BREMEN. MAÎTRE LOYAL.

UN PETIT GARÇON.

MADAME BREMEN.

Qu'est-ce que tu veux, mon fils ?

LE PETIT GARÇON.

Je désirerois parler à maître Bremen.

MADAME BREMEN.

Il n'est pas au logis. Ne saurois-tu me dire ce que tu lui veux ?

LE PETIT GARÇON.

Ma maîtresse m'envoie savoir, si les plats qu'elle lui a commandés, il y a plus de trois semaines, ne sont pas encore faits. Voilà déjà tant de fois que nous venons pour la même chose ; mais nous n'y avons encore gagné que des promesses inutiles.



MADAME BREMEN.  
Mes complimens à ta maîtresse ; et dis-  
lui que les plats seront prêts sans faute  
pour demain.

( *Le petit garçon s'en va.* )

SCENE SIXIEME.

MADAME BREMEN. MAITRE LOYAL.  
UN AUTRE GARÇON.

LE GARÇON.

JE viens voir, une fois pour toutes, si les  
assiettes sont prêtes ? elles devroient déjà  
être usées, depuis le tems qu'on les a  
commandées. Aussi notre dame a bien juré  
qu'on ne la rattrapera pas de si-tôt à faire  
faire quelque chose ici.

MADAME BREMEN.

Ecoutes, mon ami, quand tu voudras  
dorénavant commander quelque chose,  
c'est à moi qu'il faut t'adresser. Il passe  
quelquefois à mon mari toutes sortes de  
rats par la tête, et alors c'est peine in-  
utile de lui parler. Tu peux d'ailleurs être  
bien sûr que tes assiettes seront prêtes pour  
dimanche. ( *A maître Loyal* ) Vous voyez  
comme cela va chez nous. La négligence de



mon mari nous fait perdre nos pratiques  
l'une après l'autre.

MAITRE LOYAL.

Ne reste-t-il donc jamais à la maison ?

MADAME BREMEN.

Très-rarement ; ou bien , quand il s'y  
trouve , il bâtit des châteaux dans la lune ,  
et ne songe jamais à travailler. Je ne lui  
demande même autre chose , que d'avoir  
l'œil sur ses ouvriers. Car , s'il veut faire  
quelque besogne , c'est autant de gâté , et  
il faut que les compagnons la refondent  
sur le champ. Voici Henri , qui peut vous  
attester la chose.

SCENE SEPTIEME.

MADAME BREMEN. MAITRE LOYAL.

HENRI.

HENRI.

Il y a là un homme , qui demande le  
payement du charbon , qu'il nous a livré  
hier.

MADAME BREMEN.

Et où en prendrois-je de l'argent ? Qu'il  
attende jusqu'à ce que mon mari soit rentré.  
Mais ne pourrois-tu me dire où il est allé  
aujourd'hui ?



HENRI.

Je vous le dirois bien, si vous me promettiez de ne pas me trahir.

MADAME BREMEN.

Je puis te le jurer, Henri.

HENRI.

Il se tient tous les jours un Collège, qu'ils appellent le Collège politique. C'est là qu'ils se rassemblent plus d'une douzaine ensemble, pour parler et délibérer uniquement d'affaires d'état.

MADAME BREMEN.

Où se tient-elle, cette assemblée?

HENRI.

Hé! que dites-vous? une assemblée? C'est un Collège que cela s'appelle!

MADAME BREMEN.

Soit! où est-ce que se rassemble le collège?

HENRI.

Alternativement, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. C'est aujourd'hui chez nous; mais, au moins, gardez-vous bien de me trahir.

MADAME BREMEN.

Ha, ha! C'est donc pour cela qu'il me pressoit si fort, ce matin, d'aller rendre visite à la femme du maréchal.

HENRI.



HENRI.

Vous n'aurez qu'à sortir, et puis rentrer peu après. Vous surprendrez toute la société. Hier le collègue s'est tenu chez Holzmann, le cabaretier. Je les y ai vu tous rangés sur deux files, le long de la table; et notre maître y occupoit le haut bout.

MADAME BREMEN.

N'en connois-tu pas quelques-uns?

HENRI.

Vraiment, je les connois tous. Notre maître et l'aubergiste de la maison, cela fait déjà deux; François, le coutelier, trois, Pinceau, le peintre, quatre; Gilbert, le faiseur de chaises, cinq; Rothmann le teinturier, six; le pelletier, Renard, sept; Henning, le brasseur, huit; Sauer, le visiteur, neuf; Engelbach, l'étudiant, dix; Nicolas, le maître d'écriture, onze; et Richard, le brossier; les voilà tous les douze.

MAITRE LOYAL.

Ce sont là tous de fort habiles gens, et bien propres à dissenter sur les affaires d'état. N'as-tu rien entendu de ce qu'ils disoient?

HENRI.

J'ai entendu de reste, mais je n'y ai pas compris grand'chose. J'ai cependant bien démêlé qu'ils déposoient l'empereur, les



rois, les électeurs, et qu'ils en mettoient d'autres à leur place. Tantôt, ils parloient de la douane, tantôt de l'accise, tantôt des membres incapables qui se trouvoient dans le conseil, et puis de l'accroissement de cette ville et de l'augmentation de son commerce. Les uns feuillettoient dans des livres; les autres regardoient sur des cartes géographiques. Richard, le brossier, étoit assis, un cure-dent à la main; c'est ce qui me fait croire qu'il est le secrétaire de ce conseil.

MAITRE LOYAL.

Ha, ha, ha! un brossier, secrétaire. La première fois que je le rencontrerai, je lui dirai: bonjour, monsieur le secrétaire.

HENRI.

Eh bien oui, maître; mais n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai raconté cela; car je ne veux rien avoir à débattre avec de pareilles gens, qui peuvent déposer les rois et les princes, même les bourguemestres et le conseil.

MADAME BREMEN.

Et mon mari, disoit-il aussi quelque chose.

HENRI.

Pas beaucoup. Il critiquoit seulement, en prenant de grandes prises de tabac,



pendant tout le tems que les autres parloient; mais quand ils eurent commencé à se taire, ce fut lui qui décida.

MADAME BREMEN.

Il ne t'a donc pas reconnu?

HENRI.

Est-ce qu'il pouvoit me voir? j'étois dans l'autre chambre. Mais, quand même il m'auroit vu, sa dignité ne lui permettoit pas de me reconnoître; car il avoit pris la mine d'un Staroste, ou plutôt celle de premier bourguemestre, quand il donne audience à un ministre. Toutes les fois que ces gens-là viennent au collège, on diroit qu'ils ont la berlue, et qu'ils ne peuvent plus reconnoître leurs meilleurs amis.

MADAME BREMEN.

Ah! pauvre femme que je suis! cet homme va nous attirer quelque malheur, s'ils apprennent au conseil qu'ils veulent réformer la ville. Les bonnes gens d'ici ne veulent entendre parler d'aucune réformation. Tenons-nous donc sur nos gardes. Dans le moment où nous y penserons le moins, notre maison sera entourée, et mon cher Germain Bremen fourré dans un cachot,

HENRI.

Cela pourroit très-bien lui arriver. Le conseil n'a jamais eu autant de pouvoir que



depuis quelque tems, et toute la bourgeoisie ne seroit pas en état de le défendre.

MAITRE LOYAL.

Bah! de pareilles gens ne sont propres qu'à faire rire. Que peuvent comprendre aux affaires d'état, un peintre, un brossier, ou un potier d'étain? Le Conseil ne fera que s'en amuser, et ne les croira sûrement pas dangereux.

MADAME BREMEN.

Je veux voir si je pourrai les surprendre. Entrons en attendant.



ACTE DEUXIEME.

---

SCENE PREMIERE.

MAITRE BREMEN. HOLZMANN. MAITRE FRAN-  
ÇOIS. MAITRE SAUER. MAITRE RICHARD.  
MAITRE RENARD. ENGELBACH. HENRI.

MAITRE BREMEN.

**H**ENRI, veillez à ce que tout soit prêt.  
Posez les chopines sur la table, et n'oubliez  
pas les pipes; ils vont être ici dans un  
moment.

*Henri prépare tout. Ils entrent, à la file  
l'un de l'autre, saluent maître Bremen,  
et prennent place auprès de la table.  
Maître Bremen s'assoit à l'extrémité.*

MAITRE BREMEN.

Soyez tous les très-bien venus, honorables  
maîtres. Comment va? Où en sommes-nous  
restés la dernière fois?

MAITRE RICHARD.

Si je ne me trompe, il étoit question des  
intérêts d'état de la Pologne.



MAITRE RENARD.

Oui, oui, c'est juste; j'y suis maintenant. Tout cela s'exécutera, lors de la prochaine Diète. Je souhaiterois seulement de pouvoir y assister une heure, pour y dire à l'oreille du Waïvode de Masurie, quelque chose dont, à coup sûr, il me sauroit gré. Ces pauvres gens ignorent absolument en quoi consistent les véritables intérêts de la Pologne. Où a-t-on jamais vu qu'une résidence royale, telle que Warsovie, se soit trouvée sans flotte, ou du moins sans galères? Il seroit cependant des plus essentiels d'entretenir une flotte de vaisseaux de guerre pour la défense de l'Empire. Qu'on voie si le Turc n'est pas mille fois plus sage. Où pouvons-nous prendre de meilleures leçons que les siennes, dans l'art de faire la guerre? Il y a, assurément, tant dans la Pologne que dans la Cassubie, une assez grande quantité de bois, propre à la construction des vaisseaux, ou à faire des mâts. Si l'on avoit une flotte en Pologne ou en Lithuanie, les Turcs et les Russes se verroient forcés d'abandonner leur projet d'assiéger Choczim, et l'on pourroit marcher droit sur Constantinople ou sur Moskow. Mais personne ne songe à cela!

ENGELBACH.

Non, en vérité, personne! Nos ancêtres



étoient beaucoup mieux avisés. Tout dépend des bonnes mesures. La Pologne n'est pas maintenant plus petite que du tems passé. Mais alors , non seulement on se défendit avec vaillance contre son voisin , mais on lui enleva encore une grande partie de la Russie , et l'on assiégea Moskow par terre et par mer.

MAITRE FRANÇOIS.

Mais Moskow n'est pourtant pas une ville maritime.

ENGELBACH.

Voulez-vous m'apprendre à connoître la carte ! Je crois savoir où est situé Moskow. Voici la Russie , précisément ici sous mon doigt : là coule la Mer noire ; ici est Ocza-kow , et voilà Moskow.

MAITRE FRANÇOIS.

Frère , vous vous trompez. Oui , c'est bien-là la Russie ; mais , immédiatement à côté , c'est la Turquie qui y est contigue ; ainsi Moskow ne peut donc pas être un port de mer.

ENGELBACH.

N'y a-t-il donc aucune mer à Moskow ?

MAITRE FRANÇOIS.

Non , pas la moindre. Un Moscovite , qui n'a jamais voyagé hors de son pays , ne peut



se former aucune idée d'un vaisseau, ni même d'une chaloupe. Demandez-ça plutôt à maître Bremen. Ce que j'avance, maître Bremen, n'est il pas la vérité?

MAITRE BREMEN.

J'aurai bientôt décidé la chose. Henri, donne-moi la carte d'Europe; la carte de Dankart!

HENRI.

La voici; mais elle est un peu déchirée.

MAITRE BREMEN.

N'importe. Je sais parfaitement où est situé Moskow; mais je me suis fait donner la carte à fin d'en convaincre les autres. Voyez, Engelbach, c'est ici la Russie.

ENGELBACH.

Tout juste. C'est bien aisé à reconnoître au fleuve du Volga, que voici.

*(En montrant le Volga, il renverse son verre, qui se répand sur la carte, et la gâte.)*

HENRI.

Le fleuve du Volga se déborde un peu trop fort. *(Ils rient tous)* Ha, ha, ha!

MAITRE BREMEN.

Ecoutez, mes honorables amis, c'est assez parlé d'affaires étrangères. N'est-il pas tems de nous occuper aussi de Dantzick, qui peut seul nous fournir assez d'occupation? J'ai



réfléchi très-souvent d'où il venoit que nous ne possédons aucunes villes dans les Indes, et que nous soyons constamment réduits à acheter les épiceries des autres nations. Ce fait mériteroit bien d'entrer dans les délibérations du bourguemestre et du Conseil.

ENGELBACH.

Ah! ne me parlez ni de votre bourguemestre, ni de votre Conseil! Si vous voulez attendre qu'ils y songent, vous attendrez longtems. On diroit qu'il n'existe à Dantzick un bourguemestre que pour y ravir la liberté de l'honorable bourgeoisie.

MAITRE BREMEN.

Je suis d'avis, mes braves concitoyens, qu'il est encore tems de s'en occuper. Car, puorquoi le roi des Indes ne nous accorderoit-il pas la liberté de ce commerce, aussi bien qu'aux Hollandois, qui cependant ne lui apportent que du fromage et du beurre, dont la plus grande partie se gâte en route? J'estime donc que nous agirions sagement en présentant à ce sujet notre pétition au Conseil. Combien sommes-nous assemblés ici?

MAITRE SAUER.

Nous ne sommes que sept, et je pense que les autres ne viendront pas aujourd'hui.



MAITRE BREMEN.

Il y en a assez. Quel est votre avis, monsieur le cabaretier ? Il nous faut aller aux voix.

H O L Z M A N N.

Il m'est impossible d'appuyer cette proposition. Car de tels voyages peuvent enlever beaucoup de gens , qui m'apportent ici journellement leur argent.

MAITRE SAUER.

Fi donc ! n'est-ce pas un devoir de préférer le bien général à son avantage particulier ? La proposition de maître Bremen est une des plus excellentes qui se soient faites depuis longtems. Plus notre commerce sera étendu , et plus notre ville deviendra florissante. S'il nous arrive un plus grand nombre de vaisseaux , la condition de nous autres employés en vaudra bien davantage. Ce n'est cependant pas cette dernière considération qui entraîne mon suffrage , mais uniquement l'intérêt de la patrie.

MAITRE RENARD.

Je ne goûte en aucune manière la proposition , mais je conseille beaucoup plutôt qu'on s'occupe sérieusement d'établir une compagnie de commerce au Groenland et au détroit de David. Ce commerce deviendrait pour la ville d'un tout autre avantage.



MAITRE FRANÇOIS.

Je m'apperçois que l'avis de Renard est influencé par son intérêt personnel, qui l'emporte sur l'utilité générale ; car le pelletier a bien plus de bénéfice à attendre des voyages au Nord, que de ceux dans l'Inde. Quant à moi, je suis très convaincu que le commerce de l'Inde surpasse de beaucoup tous les autres en importance. Les sauvages de l'Inde donnent quelquefois en échange d'un couteau, d'une fourchette, ou d'une paire de ciseaux, un lingot d'or à peu près du même poids. Au reste, si nous voulons présenter notre pétition au Conseil, il faut la rédiger de manière à ce qu'elle ne paroisse pas dictée par notre intérêt. Car, sans cela, nous n'en serions guères plus avancés.

MAITRE RICHARD.

Je me range à l'opinion que vient d'émettre Nicolas, le maître d'écriture.

MAITRE BREMEN.

C'est bien la voter comme un faiseur de brosses. Nicolas n'est pas présent. Mais que cherche ici cette femme ? Ah ! c'est la mienne ; c'est elle-même !



## SCENE DEUXIEME.

LES PRÉCÉDENS. MADAME BREMEN.

MADAME BREMEN.

TE voilà donc, vilain fainéant ? Ne vaudroit-il pas mieux te tenir à ton ouvrage , ou du moins veiller sur tes ouvriers ? Nous pardons toutes nos pratiques , et c'est ta chienne de paresse , qui en est la seule cause.

MAITRE BREMEN.

Paix , paix là , ma petite femme ; tu vas devenir une bourguemestre , dans le moment où tu n'y songeais guères. Imagines-tu que j'en agisse de la sorte , uniquement pour passer le tems ? Oui , oui ! j'ai dix fois plus à faire que vous tous. Vous autres , vous ne travaillez que des mains ; mais , chez moi , c'est cette tête qui agit.

MADAME BREMEN.

Vraiment oui , comme chez tous les autres foux. Ils bâtissent , ainsi que toi , des châteaux en l'air , et se remplissent la tête de bêtises et d'extravagances. Ils s'imaginent tous qu'ils entreprennent des choses importantes , tandis qu'ils ne sont pas même capables de la plus chétive besogne.

MAITRE RENARD.

Corbleu ! si j'avois une telle femme , elle ne me répéteroit pas deux fois pareille chose !



Oh ! maître Renard , est-ce qu'un politique doit y faire attention ? Il y a trois ans , que je ne l'aurois certainement pas enduré. Mais depuis que j'ai commencé à lire des ouvrages politiques , j'y ai puisé le mépris de ces sortes d'injures. *Qui nescit simulare , nescit regnare* , a dit un vieux politique ; je crois que c'étoit Agrippa ou Albert le Grand. Voici la véritable base de la politique universelle ! Quiconque ne sait pas souffrir la mauvaise langue d'une femme colère et ridicule , n'est en vérité susceptible d'aucun emploi distingué. Le sang froid est la première des vertus et une véritable pierre précieuse , qui relève l'éclat des princes et des magistrats. J'opinerois donc pour qu'aucun citoyen de cette ville ne fût dorénavant admis au conseil , sans avoir déjà donné quelques preuves de son empire sur lui-même , ainsi que de sa patience à supporter les injures et les coups. Je suis , de mon naturel , tant soit peu violent , mais je travaille à vaincre ce défaut par le moyen de l'étude. J'ai lu , dans la préface d'un livre intitulé : La Merluche politique , qu'on y conseille à un homme emporté , quand la fureur commence à s'emparer de lui , de compter seulement jusqu'à vingt , et qu'alors sa colère sera passée.



MAITRE RENARD.

Cette recette-là ne me serviroit guères, dussé-je même compter jusqu'à cent.

MAITRE BREMEN.

En ce cas, vous n'êtes donc propre qu'aux emplois les plus subalternes. Henri sers à ma femme un verre de bière sur la petite table.

MADAME BREMEN.

Tiens, avec son verre de bière! penses-tu donc, vilain sagouin, que je sois venue ici pour boire?

MAITRE BREMEN.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, éh bien! voilà que c'est déjà passé! Ecoutes maintenant, ma chère femme, tu ne devrois cependant pas réprimander ton mari aussi grossièrement. Cela sent si fort la personne du commun.

MADAME BREMEN.

Seroit-il par hazard plus noble d'aller mendier? Ah! quel moyen qu'une femme ne s'emporte pas, quand elle a pour mari un pareil vaurien, qui néglige tous ses ouvrages, et laisse femme et enfans manquer de tout!

MAITRE BREMEN.

Henri, donnes-lui un verre de brandevin; car elle a besoin de se rafraîchir.



MADAME BREMEN.

Henri, donnez à mon mari une paire de soufflets.

HENRI.

Ayez la bonté de faire cela vous-même. Je n'aime pas à me charger d'une pareille commission.

MADAME BREMEN.

Eh bien ! je le ferai donc moi-même.

*( Elle donne à son mari deux soufflets. )*

MAITRE BREMEN.

*( Il compte 1, 2, 3, jusqu'à 20; puis, se lève tout-à-coup, comme prêt à la frapper; mais il recommence à compter encore jusqu'à 20. )* Femme, femme ! si je n'étois pas politique, tu passerois mal ton tems !

MAITRE RENARD.

Comment ! vous ne voulez pas mieux que cela morigener votre femme ? Il faut que ce soit moi ! *( Il la met à la porte. )* Hors d'ici, vite !

*( Madame Bremen les accable d'invectives, en dehors. )*

### SCENE TROISIEME.

#### LE COLLÈGE POLITIQUE.

MAITRE RENARD.

C'est pour lui apprendre à se tenir une autre fois chez elle. Jour de Dieu ! est-il donc



de la politique de se laisser prendre aux cheveux par sa femme ? J'enverrois plutôt toute la politique au diable !

MAITRE BREMEN.

Ha, ha ! *Nescit simulare, nescit regnare* ! c'est bientôt dit, à la vérité, mais pourtant pas si facile à mettre en pratique. Je l'avoue, ma femme m'a manqué essentiellement, et je veux courir après elle, pour lui donner sa récompense au beau milieu de la rue. Pourtant — (*Il compte 1, 2, 3, jusqu'à 20.*) Voilà qui est encore passé. Occupons-nous d'autres choses.

MAITRE FRANÇOIS.

Par ma foi, les femmes de Dantzick y jouissent de trop d'autorité !

MAITRE RENARD.

Il n'est que trop vrai, et l'idée m'est déjà venue souvent de faire une motion à cet égard. Mais l'on auroit à courir le risque de s'engager dans une dispute avec elles. Sans cela, la motion ne pourroit amener qu'un très bon résultat.

MAITRE BREMEN.

Dites-nous toujours en quoi consiste cette motion ?

MAITRE RENARD.

Elle se réduit à peu d'articles. Primo, je souhaiterois que le contrat de mariage ne se fît



fit plus à perpétuité, mais seulement pour un certain nombre d'années. Au bout de ce tems, si le mari n'étoit pas content de sa femme, il pourroit prendre avec une autre de nouveaux engagemens, sous condition cependant, ainsi qu'il est d'usage à l'égard des maisons, de l'avertir trois mois d'avance; ce qui se feroit à Pâques ou à la Saint-Michel. Mais, s'il étoit content d'elle, alors le contrat pourroit se prolonger. Croyez-moi, messieurs, par le moyen d'une telle loi, on ne trouveroit plus une seule méchante femme: au contraire, elles s'empresseroient toutes de se rendre agréables à leurs maris, dans la seule vue d'obtenir une prolongation. Avez-vous, messieurs, quelques objections à faire contre cet article? Oui, François en a sûrement? je vois cela à son sourire malicieux. Eh bien! François, racontes-nous donc ce que tu penses?

MAITRE FRANÇOIS.

Mais, n'arriveroit-il pas souvent qu'une femme trouveroit très-fort son compte à se voir séparée d'un mari, qui se comporteroit brutalement vis-à-vis d'elle, qui seroit un fainéant, un glouton, ne songeant qu'à boire ou à manger, et jamais à travailler, ni à entretenir son ménage? Ne se pourroit-il pas aussi que la femme, venant à s'amouracher



d'un autre, suscitât tant de tracasseries à son mari, qu'elle le contraignît enfin à la quitter malgré lui? Je suis d'avis qu'il pourroit en résulter les plus grands désordres. Certes, il existe assez de moyens connus pour mettre une femme à la raison. Si chacun vouloit, comme maître Bremen, quand il reçoit des soufflets de sa femme, se tenir coi, et compter jusqu'à vingt, sans doute on verroit alors un nombre prodigieux de diablesses. Ainsi j'estime, sauf meilleur avis, qu'il n'y a pas de moyen plus sûr, pour morigener une femme, que la menace de son mari de faire lit à part, et de la laisser coucher seule, jusqu'à ce qu'elle se corrige.

MAITRE RENARD.

Je regarde cela comme impraticable; car il y a beaucoup d'hommes qui en souffriroient autant que leurs femmes.

MAITRE FRANÇOIS.

Dans ce cas, le mari ne peut-il pas chercher fortune ailleurs?

MAITRE RENARD.

Et qui empêcheroit la femme d'en faire autant?

MAITRE FRANÇOIS.

Faites-nous le plaisir de nous communiquer les autres articles.



MAITRE RENARD.

Oui dà! un petit moment de patience. Vous m'avez bien l'air de vouloir vous gausser de nouveau. Au reste, il n'est si bonne chose, qui ne donne quelque prise à la critique.

MAITRE BREMEN.

Passons à d'autres objets. On pourroit s'imaginer que nous tenons consistoire ou bien une cour matrimoniale. Cette nuit dernière, ne pouvant dormir, je songeois à l'espèce de gouvernement qu'il seroit le plus avantageux d'introduire à Dantzick, et comment il faudroit, pour y faire régner une liberté parfaite, exclure totalement des premières dignités de la magistrature, certaines familles qui semblent appelées, par leur naissance, aux places de bourguemestres et de conseillers. (*Engelbach fait un geste d'admiration.*) J'ai jugé que le mieux possible à cet égard seroit de choisir alternativement le bourguemestre dans chaque corps de métier. De cette manière, toute la bourgeoisie prendroit part au gouvernement, et l'on verroit fleurir toutes les professions. Par exemple, quand un orfèvre deviendrait bourguemestre, il favoriseroit les orfèvres; un tailleur s'occupoit de l'accroissement des tailleurs; et un potier d'étain chercheroit à élever ses



confrères. Mais aucun ne devoit rester en place plus d'un mois , afin de maintenir toutes les professions dans l'égalité. Si le gouvernement s'établissoit ainsi , c'est alors qu'on pourroit avec vérité nous appeler une ville libre.

TOUS ENSEMBLE.

Voilà une motion excellente , maître Bremen ! Vous parlez comme un nouveau Salomon !

MAITRE FRANÇOIS.

La motion me semble aussi très-bonne , mais , ....

MAITRE RENARD.

Toujours avec tes *mais* , qu'entends-tu par-là ?

MAITRE BREMEN.

Il lui est libre d'avoir son opinion. Eh bien ! expliquez-nous votre *mais* ?

MAITRE FRANÇOIS.

Ma seule inquiétude est que chaque corps de métier ne puisse fournir un homme capable d'être bourguemestre. Quant à maître Bremen , cela ne se demande pas ; il est si savant. Mais , après sa mort , où retrouver un potier d'étain , qui soit digne d'une telle place ? Lorsqu'une ville commence à tomber en décadence , croyez-vous aussi facile de la restaurer , que de refondre une assiette ou un pot , qui se trouvent hors de service.



E N G E L B A C H.

Ah! niaiseriez que tout cela! Il se trouve d'habiles gens de reste parmi les corps de métier.

M A I T R E B R E M E N.

Tiens, mon cher Renard, tu es encore un jeune homme. Ainsi tes vues ne peuvent être aussi profondes que les nôtres. Je m'aperçois cependant que tu as une bonne tête, et qu'avec le tems on fera de toi quelque chose. Il suffit de te faire voir que notre seul exemple prouve la nullité de ton objection. Nous ne sommes que douze personnes dans cette société, et presque tous artisans. Eh bien! chacun de nous, n'est-il pas en état de remarquer cent bévues du Conseil? En supposant donc qu'un de nous autres, devenu bourguemestre, ne s'occupât qu'à réparer les seuls abus dont nous avons parlé si souvent, et que le Conseil n'apperçoit pas, crois-tu que la ville de Dantzick perdrait quelque chose à un pareil changement de magistrature? Si vous êtes décidés, messieurs, je veux rédiger ma motion, et la présenter au troisième Ordre.

T O U S E N S E M B L E.

Oui, sans doute, maître Bremen!

M A I T R E S A U E R.

C'est assez parlé d'affaires. Le tems se



passe , et nous n'avons pas encore lu les gazettes. Henri , apportez-nous les dernières feuilles.

H E N R I .

Les voici.

MAITRE BREMEN.

Donnes-les au brossier. C'est lui qui a coutume de nous les lire.

MAITRE RICHARD, *lisant*.

On écrit du quartier général près du Var , qu'on y attend des renforts de la Sardaigne , pour entrer en Provence , et porter la guerre sur le territoire françois.

MAITRE BREMEN.

Ah ! voilà au moins douze fois de suite qu'on écrit la même chose ! Cela me fait mourir d'en entendre parler davantage. Après , que mande-t-on encore ?

MAITRE RICHARD.

Le général Brown et le général Botta se proposent , après avoir repoussé les François d'Antibes , d'attaquer Toulon , et de s'emparer de Marseille , afin de pouvoir tirer par mer les provisions de Gènes et de la Sardaigne.

ENGELBACH.

Ah ! ah ! ces gens-là sont , en vérité , frappés d'aveuglement ! Ils sont tous perdus !



Je ne donnerois pas un sou de toute l'armée, si elle entre en France.

MAITRE RENARD.

Je trouve que le comte agit parfaitement bien, car j'ai toujours été de cet avis-là. Mais il faut ensuite qu'il se porte sur Lyon, qu'il y ruine les manufactures des François, qu'il en enlève les ouvriers en soie, en or et en argent, et qu'il les fasse transporter à Vienne, afin que les François ne puissent plus attirer l'argent des Allemands. C'est uniquement avec l'argent de l'Allemagne, que le roi de France a soutenu la guerre jusqu'à ce moment; car tous les fous de ce pays ne trouvent bon que ce qui a été fait en France. N'est-il pas vrai, François, que je disois dernièrement qu'il falloit commencer par-là ?

MAITRE FRANÇOIS.

Je ne m'en rappelle pas du tout.

MAITRE RENARD.

Oui sûrement, je l'ai répété plus de cent fois. Pourquoi vraiment enverrions-nous notre numéraire en France? Nos jeunes messieurs ne le gaspillent déjà que trop à Paris; et, quand il en revient un au logis, il a l'air d'un Arlequin. Pourquoi aussi nos femmes de négocians ne portent-elles que des étoffes françoises?



H O L Z M A N N.

Henri, donnes-moi un verre de brandevin. Je puis vous jurer, messieurs, que je me sens tout je ne sais comment, depuis que j'ai entendu cette gazette. A votre santé, messieurs. En vérité, j'appelle cela, comme Engelbach, une lourde bévüe : Se risquer d'entrer en France!

M A I T R E   S A U E R.

J'en aurois fait tout autant, si j'eusse été le commandant de l'armée.

E N G E L B A C H.

Ah! voilà qui est bon! Ne penses-tu pas qu'on iroit prendre un visiteur pour en faire un général?

M A I T R E   S A U E R.

Il n'y a rien à se moquer là-dedans. Je suis fait pour y parvenir, tout comme un autre.

M A I T R E   R E N A R D.

Tu as certainement raison, Sauer. Le comte a fort bien fait de marcher tout droit sur le territoire de l'ennemi.

E N G E L B A C H.

Eh! Mon pauvre Renard, vous avez grande opinion de votre judiciaire. Il vous reste cependant beaucoup à apprendre.



MAITRE RENARD.

Au moins, ce ne sera pas d'un Engelbach.

*( Il s'engage entre eux une vive dispute. Ils se lèvent de leurs places, en criant tous deux, et en se menaçant.)*

MAITRE BREMEN, *frappant vivement sur la table.*

Paix! paix-là, messieurs! Brisons là-dessus, et que chacun garde son opinion pour lui. M'entendez-vous, messieurs? paix-là, une bonne fois! Pensez-vous que le comte de Brown n'ait pas bien pesé la chose? Non, cet homme a lu la chronique d'Alexandre le Grand, qui en agit de même, en poursuivant Darius jusques dans ses états, où il remporta sur lui une victoire tout aussi importante que celle d'Hochstett.

HENRI.

Voilà midi qui sonne!

MAITRE BREMEN.

Il nous faut donc pour aujourd'hui lever la séance. Une autre fois nous en ferons davantage.

*(Ils prennent congé, et, en s'en allant, recommencent à se disputer.)*



ACTE TROISIEME.

---

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE. M<sup>r</sup>. SAND  
CHRISTOPHE.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

VENEZ ; que je vous raconte quelque chose  
qui va faire rire toute la ville. Savez-vous ce  
que je viens de concerter avec trois autres  
bonvivans d'ici ?

Mr. S A N D.

Je n'en sais pas le plus petit mot.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Ne connoissez-vous pas le fameux potier  
d'étain , Germain Bremen ?

Mr. S A N D.

N'est-ce pas ce potier d'étain , qui se croit  
un si grand politique , et qui demeure ici ,  
dans cette maison ?

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

C'est lui précisément. Je me trouvai der-  
nièrement dans une société , avec quelques



membres du Conseil, qui étoient fort courroucés contre cet homme, parce que, dans une auberge de la ville, il avoit parlé du gouvernement avec beaucoup d'impudence, et en avoit fait une réforme absolue. Ces messieurs pensoient qu'il falloit faire épier ses discours, et le dénoncer ensuite, afin de lui infliger une punition exemplaire.

MR. SAND.

En effet, il seroit bien à souhaiter qu'on fît une bonne fois justice de ces sortes de gens. Car, étant attablés devant leurs pots de bière, ils médisent, d'une manière affreuse, des rois, des princes, et de toutes les autorités civiles et militaires. Cela ne laisse pas d'ailleurs d'être assez dangereux. La populace n'est pas en état de réfléchir combien il est absurde et ridicule que des potiers d'étain, des brosiers et des chapeliers s'avisent de raisonner de choses tout-à-fait hors de leur portée, et se figurent appercevoir des abus qui échappent à tout un conseil.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Il est vrai: un tel potier d'étain peut réfondre tout le royaume de Pologne en aussi peu de tems, qu'il vous coule une assiette, et par conséquent, changer, en un clin d'œil, les pays et les pots. Cependant, je n'approuve pas le dessein de messieurs les



conseillers. Car , si l'on punissoit un pareil fou , ou qu'on le mît en prison , cela pourroit exciter du soulèvement parmi la populace , et lui <sup>e</sup> donner beaucoup plus d'influence. Mon opinion seroit , au contraire , d'en faire une véritable farce , qui produiroit sûrement un bien meilleur effet.

MR. SAND.

Mais comment s'y prendre pour cela ?

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Il faut lui envoyer des députés , comme venant de la part du Conseil , pour le complimenter sur son élévation à la dignité de bourguemestre , et soumettre ensuite à sa décision quelques affaires embarrassantes. Cela découvrira bientôt toute son ineptie , en lui apprenant à lui-même , qu'il est beaucoup plus facile de censurer les hommes en place , que d'en exercer les fonctions.

MR. SAND.

Mais à quoi tout cela aboutira-t-il ?

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

A ce que le dépit lui fera lâcher prise , ou bien qu'il sollicitera humblement son congé , en avouant son insuffisance. C'est pour cela que je suis venu vous trouver , et vous prier de vous joindre à moi , car je connois votre adresse à cet égard.



MR. SAND.

Eh bien ! j'y consens. Soyons nous-mêmes les députés , et rendons-nous chez lui sur le champ.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

A la bonne heure. Voilà sa maison ! Christophe, frappe ; et tu diras que ce sont deux conseillers , qui voudroient parler à monsieur Bremen.

*( Le domestique frappe. )*

SCENE DEUXIEME.

LE DOCTEUR PIED - DE - CHEVRE. M<sup>r</sup>. SAND.  
MAITRE BREMEN. CHRISTOPHE.

MAITRE BREMEN.

APRÈS qui demandez-vous ?

CHRISTOPHE.

Ce sont deux conseillers , qui voudroient avoir l'honneur de vous saluer.

MAITRE BREMEN.

Ah ciel ! qu'est-ce que c'est ? Me voilà sale comme un cochon !

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Vos serviteurs les plus obéissans , monsieur le bourguemestre. Nous sommes députés par le Conseil , pour vous présenter ses



très-humbles félicitations sur la dignité de bourguemestre de cette ville, que vous venez d'obtenir. Votre mérite l'a emporté sur votre état, et le Conseil vous a élu d'une voix unanime.

MR. SAND.

Un conseil aussi éclairé n'a pu souffrir davantage qu'un homme, tel que vous, s'occupât d'une profession si fort au-dessous de lui, et ensevelît dans l'obscurité ses grands talens.

MAITRE BREMEN.

Mes honorables collègues, portez, je vous prie, au très-sage Conseil mes complimens et ma reconnoissance. Vous pouvez aussi l'assurer de ma protection. Si je me réjouis de cet événement, c'est bien plus à cause de la ville, que par rapport à moi; car, si mes vues se fussent élevées vers un état plus considérable, il y a déjà longtems, ce me semble, que j'y serois parvenu.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Illustre bourguemestre, le conseil et la bourgeoisie ne peuvent attendre, d'un magistrat aussi recommandable, que la plus grande prospérité de la ville.

MR. SAND.

Etc'est ce qui vous a fait préférer à beaucoup d'autres personnes riches et distinguées, qui aspireroient toutes à cette place éminente.



MAITRE BREMEN.

Bon, bon! Eh bien, j'espère que le Conseil ne se repentira jamais de son choix.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE, ET Mr. SAND.

Nous nous recommandons tous deux à votre haute bienveillance.

MAITRE BREMEN.

J'aurois un vrai plaisir à vous rendre quelques services. Trouvez bon que je ne vous accompagne pas plus loin.

Mr. S A N D.

Ah! il ne conviendrait pas du tout que votre seigneurie prît cette peine-là.

MAITRE BREMEN, *appellant le laquais.*

Ecoutez, camarade. Tiens, voilà de quoi boire un coup.

C H R I S T O P H E.

Oh! Votre Excellence est trop bonne.

SCENE SIXIEME.

MAITRE BREMEN. MADAME BREMEN.

MAITRE BREMEN.

**M**A femme! ma femme!

MADAME BREMEN, *répondant de sa chambre.*

Je n'ai pas le tems.



MAITRE BREMEN.

Viens donc vite. J'ai quelque chose à te dire ; quelque chose qui ne te seroit jamais venu dans la tête , pas même en songe.

MADAME BREMEN.

Allons , voyons ! qu'est-ce que c'est ?

MAITRE BREMEN.

As-tu du café à la maison ?

MADAME BREMEN.

Ah bien oui ! Depuis ma dernière grossesse, je n'en ai pas avalé une goutte.

MAITRE BREMEN.

Tu en prendras d'autant plus dorénavant. Dans une demi-heure au plus tard , toutes les conseillères vont , immanquablement , te rendre visite.

MADAME BREMEN.

Je pense que cet homme rêve.

MAITRE BREMEN.

Oui , oui , je rêve de plus que me voici enfin devenu bourguemestre.

MADAME BREMEN.

Tiens , mon homme , ne vas pas me réchauffer la bile ! S'il te souvient de la dernière fois —

MAITRE BREMEN.

Mais n'as-tu pas vu sortir d'ici ces deux messieurs , avec un domestique ?

MADAME



MADAME BREMEN.

Oui, sans doute, je les ai vus.

MAITRE BREMEN.

Ils ne faisoient que de me quitter, et ils m'apportoient la nouvelle que j'ai été nommé bourguemestre, d'une voix unanime.

MADAME BREMEN.

Ah! mon mari, que dis-tu là?

MAITRE BREMEN.

Il faut t'appliquer désormais, ma chère femme, d'abord à me témoigner plus de respect; ensuite, à prendre toi-même des manières plus distinguées, et qui ne se ressentent, en aucune façon, de l'ancienne potière d'étain.

MADAME BREMEN.

Est-il donc bien vrai, mon cher mari, que tu es bourguemestre?

MAITRE BREMEN.

Aussi vrai que me voilà. Notre maison va être pleine de félicitations, de très-humbles serviteurs et servantes, de résidens et de magistrats.

MADAME BREMEN, *se jettant à genoux.*

Ah! monseigneur mon cher mari, pardonne-moi si j'ai pu t'offenser en quelque chose.

MAITRE BREMEN.

Tout est déjà pardonné. Le bourguemestre



ne venge pas les injures du potier d'étain. Efforce-toi seulement, si tu veux obtenir mes bonnes grâces, d'avoir une conduite un peu moins vulgaire. Mais, comment nous procurer sur le champ un laquais ? C'est pour moi une chose indispensable.

MADAME BREMEN.

Il faut donner à Henri un de tes vieux habits, jusqu'à ce que nous ayons eu le tems de faire faire une livrée en règle. Mais, écoutes, mon cher époux, puisque te voilà maintenant bourgeois, je t'en prie de tout mon cœur, fais punir Renard, le pelletier, pour l'affront qu'il m'a fait dernièrement.

MAITRE BREMEN.

Comment, ma chère femme ! l'épouse d'un bourgeois doit-elle se ressouvenir des torts passés, et prétendre à la vengeance de ce qui lui est arrivé, n'étant encore qu'une potière ? Il faut appeler Henri. — Henri !

### SCENE QUATRIEME.

MAITRE BREMEN. MADAME BREMEN.

HENRI.

(*Maître Bremen va et vient gravement, enfoncé dans une méditation profonde.*)

MADAME BREMEN.

**HENRI !**



H E N R I.

Quoi?

MADAME BREMEN.

Ce n'est plus ainsi que tu dois répondre.  
Ne sais-tu pas quel bonheur nous est arrivé?

H E N R I.

Non, je n'en sais rien.

MADAME BREMEN.

Figures-toi que mon mari est vraiment devenu bourguemestre.

H E N R I.

Où celà? à Héla (a)?

MADAME BREMEN.

Qu'appelles-tu, coquin? à Dantzick.

H E N R I.

Et pourquoi pas à Paris? Ce seroit, par ma foi, un furieux saut, de potier d'étain à bourguemestre.

MAITRE BREMEN.

Henri, songes à changer de langage. Apprends que tu es aujourd'hui le laquais d'un homme de qualité.

H E N R I.

Ah! laquais! Cela ne veut pas encore dire grand'chose.

MAITRE BREMEN.

Avec le tems tu pourras parvenir; tu peux

D 2

(a) Mauvais bourg du territoire de Dantzick, sur le bord de la mer, et dont les habitans ne se nourrissent que de la pêche.



même devenir sergent de ville. Prends seulement patience. Tu ne resteras mon laquais que quelques jours , jusqu'à ce que j'aie pu m'en procurer un autre. Il faut que tu portes mon habit brun , en attendant que la livrée soit faite.

MADAME BREMEN.

Mais je crains fort qu'il ne lui soit trop long.

MAITRE BREMEN.

Sans doute ; mais , quand on est trop pressé , il faut s'accommoder de ce qu'on trouve.

HENRI.

Ah ! cet habit m'ira jusqu'aux talons. J'aurai l'air d'un juif polonois.

MAITRE BREMEN.

Ecoutes , Henri.

HENRI.

Oui , maître.

MAITRE BREMEN.

Oui , grosse bête ! Reviens-y encore avec ton maître. Quand je t'appellerai dorénavant , tu ne dois plus me répondre que : Votre Excellence. Et , lorsqu'il viendra quelqu'un demander après moi , tu lui diras : Monsieur le bourguemestre de Bremenfeld n'est pas au logis.

HENRI.

Dois-je toujours répondre la même chose ;



que monsieur soit au logis, ou bien qu'il n'y soit pas?

MAITRE BREMEN.

Eh! faut-il te dire tout? Quand je serai sorti, tu répondras: Monsieur le bourguemestre de Bremenfeld n'est pas au logis; et, quand je ne vqudrai pas y être, tu diras pour lors: Monsieur le bourguemestre ne donne pas audience aujourd'hui. (*A sa femme.*) Vas, mon enfant, vas-t-en préparer le café. Il faut bien avoir quelque chose pour régaler mesdames les conseillères. Car notre réputation consistera dorénavant à ce qu'on puisse dire: Le bourguemestre de Bremenfeld donne de bons conseils, et sa femme, du bon café. J'ai une inquiétude mortelle que tu ne fasses quelque balourdise, avant d'avoir su prendre l'allure de ton nouvel état. Henri, cours vite, et tâches de nous procurer une table à thé, avec quelques tasses. Envoies aussi la servante acheter pour six sous de café; il sera toujours tems d'en prendre davantage. (*Henri sort.*) Adoptes pour règle générale, mon enfant, de parler très-peu en société, jusqu'à ce que tu te sentes en état de soutenir honnêtement la conversation. Tu dois éviter aussi de te montrer trop humble; il est bon, au contraire, de te faire rendre le respect qui t'est dû. Mais, avant toutes cho-



ses , il faut expulser de ta tête , tout ce qui peut sentir la potière d'étain , et te donner l'extérieur d'une bourguemestre de vieille date. Le matin , la table à thé doit être préparée et servie pour les amis qui pourroient survenir ; l'après-midi , la table à café , et ensuite les jeux de cartes. Il en est un certain , qu'ils appellent l'Allombre. Je donnerois volontiers cent écus , pour que toi et notre fille , la freule Louise , le sussiez. Faites-y bien attention , quand d'autres le joueront , afin de pouvoir l'apprendre aussi. Tu peux rester au lit , le matin , jusqu'à neuf heures , ou neuf heures et demie ; car il n'y a que les gens du commun qui se lèvent , pendant l'été , avec le soleil. Mais , le dimanche , il faudra te lever un peu de meilleure heure , parce que je suis décidé de prendre , à l'avenir , toujours médecine ce jour-là. Aies soin de te procurer une jolie boîte à tabac , pour l'avoir à côté de toi sur la table , quand tu joueras aux cartes. Si quelqu'un boit à ta santé , ne vas pas lui répondre : je vous remercie , mais *très humble servitor* ; et , quand tu bâilleras , il n'est pas nécessaire de porter la main devant la bouche ; cela n'est plus d'usage chez les gens de qualité. Enfin , quand tu te trouveras en société , il ne te convient pas d'y faire trop fort la prude , mais plutôt mettre ,



un tant soit peu, la décence de côté. — A propos, j'oubliois encore quelque chose: il faut aussi te pourvoir d'un petit chien, et lui faire autant de caresses qu'à un enfant: cela est aussi du bon ton. Notre voisine a un joli chien; elle pourra te le prêter, jusqu'à ce que nous en ayons un autre. Nous donnerons à ce chien un nom françois, que je me réserve de te dire, n'ayant pas encore eu le tems d'y songer. Tu le porteras continuellement sur ton giron; et tu ne manqueras pas, quand il y aura là des étrangers, de lui appliquer quelques douzaines de gentils baisers.

MADAME BREMEN.

En vérité, non, mon cher petit homme, cela me seroit impossible. Qui peut savoir où un chien va, et sur quoi il se roule? J'irois peut-être me barbouiller la bouche et tout le reste.

MAITRE BREMEN.

Ah! quel discours! Si tu veux être tout de bon une femme de qualité, il faut donc savoir prendre les manières qui les distinguent. D'ailleurs, un chien devient souvent d'une grande ressource dans la conversation. Quand tu ne sauras plus quoi dire, tu peux détailler les qualités et les perfections de ton chien. Crois-moi, mon enfant, suis tous



mes conseils ; j'en connois mieux que toi les usages du grand monde. Prends-moi toujours pour exemple ; et tu verras que je n'offrirai plus le moindre vestige de mon ancienne manière de vivre. Je ne ressemblerai pas à certain boucher devenu sénateur , et qui , quand il vouloit retourner une feuille d'écriture , mettoit toujours sa plume en travers dans sa bouche , comme autrefois son couteau de boucher. Il nous reste encore quelques préparatifs à faire. Vas donc , mon enfant , et n'oublies rien. J'ai aussi quelques ordres à donner en particulier à Henri. Envoies-moi le.

*SCENE CINQUIEME.*

MAITRE BREMEN. HENRI.

MAITRE BREMEN.

ECOUTES, Henri !

HENRI.

Monsieur le bourguemestre !

MAITRE BREMEN.

Ne penses-tu pas que mon élévation va me susciter beaucoup d'ennemis ?

HENRI.

Eh ! de quoi vous embarrassez-vous ? Plût à Dieu qu'on m'eût nommé , de cette ma-



nière , bourguemestre. J'aurois bientôt fait de fermer la gueule à mes ennemis.

MAITRE BREMEN.

L'unique chose qui me laisse des inquiétudes , c'est certains petits points d'étiquette. Le monde se gouverne par la pédanterie ; et le commun des hommes fait beaucoup plus d'attention à quelques accessoires , qu'aux objets vraiment essentiels. Ah ! que ne puis-je voir déjà passé le jour de ma réception à l'hôtel de ville ! Le reste ne m'embarrasseroit plus guères ; car les affaires importantes ne seront pour moi qu'une bagatelle. Oui, oui, il faut que je songe sérieusement à la manière dont je dois m'y prendre, pour aborder , la première fois , mes collègues , afin de ne pas m'écarter du cérémonial d'usage.

HENRI.

Comment donc , monsieur le bourguemestre ! un galant homme ne s'assujettit pas à de semblables fadaïses. Moi qui vous parle, je ne ferois , ma foi , en pareil cas , que tendre ma main à baiser aux conseillers , et bien froncer mes sourcils , afin de leur montrer de quel bois je me chauffe , et qu'un bourguemestre n'est pas un canard.

MAITRE BREMEN.

Songes pourtant qu'il me faut prononcer un discours , le jour même de mon installa-



tion. Certes, je m'en sens tout aussi capable que tel autre ce puisse être de la ville; car je pourrais entreprendre de prêcher, fût-ce même dès demain. Mais, comme je n'ai pas encore assisté à pareille cérémonie, je ne sais pas précisément l'espèce de formule que je dois préférer.

HENRI.

Ah! Votre Excellence! il n'y a que les maîtres d'école, qui s'arrêtent à suivre les formules. Si j'étais bourguemestre, je me bornerais uniquement à ce bref et suffisant discours: "Il peut vous paroître un peu extra-  
„ ordinaire, très-nobles et très-sages Sei-  
„ gneurs, de voir un misérable potier d'é-  
„ tain, transformé tout-à-coup en un bour-  
„ guemestre."

MAITRE BREMEN.

Fi! eh fi donc! quel vilain début!

HENRI.

Ce n'est pas aussi par-là que je voudrais commencer, mais plutôt comme ceci: "Je  
„ vous rends grâces, très-nobles et très-sages  
„ Seigneurs, d'avoir bien voulu faire à un  
„ chétif potier d'étain, tel que moi, l'hon-  
„ neur de le créer bourguemestre."

MAITRE BREMEN.

Tu en reviens toujours à ton maudit potier d'étain! Il seroit tout-à-fait indigne de moi, de m'exprimer ainsi à l'hôtel de ville, où je



dois plutôt me présenter comme un bourgeois d'ancienne extraction. Si je prononçois un pareil discours, je me rendrois l'objet du mépris et de la risée générale. Non, non, Henri! tu ne serois qu'un pitoyable orateur! Aucun honnête homme ne me rappellera jamais que j'ai été potier d'étain. Si je m'en suis mêlé quelquefois, ce n'étoit que pour tuer le tems, ou pour prendre de l'exercice; et je ne m'amusois à tourner une assiette, que quand j'étois trop fatigué de l'étude.

H E N R I.

C'est la vérité! Je conseillerois tout aussi peu qu'on vienne me reprocher d'avoir servi un potier d'étain.

MAITRE BREMEN.

Comment penses-tu cependant qu'il me faille arranger mon discours?

H E N R I.

Un peu de patience. Vous voulez tout apprendre à la fois. Je cherchois, il n'y a qu'un moment, à vous faire entendre, d'une manière polie, que si quelqu'un s'avisait de me dire que je n'étois qu'un potier d'étain, je lui ferois mal passer son tems; et, quand même ce quidam devroit me faire la grimace, c'est ainsi que je voudrois parler: "Nobles et très-sages Seigneurs, vous vous



„ figurez peut-être que vous ne m'avez  
„ choisi pour bourguemestre , qu'afin de  
„ faire de moi votre bouffon ? ” En disant  
ces paroles , je frapperois vigoureusement de  
mon poing sur la table , pour leur faire en-  
core mieux comprendre , par la fin de mon  
discours , que je ne suis pas homme à me  
laisser bafouer , et qu'ils se sont donné un  
bourguemestre , qui saura maintenir son au-  
torité. Car tout dépend du premier pas. Si,  
dès votre début , vous alliez vous laisser  
avilir en la moindre chose , vous ne seriez  
plus ensuite que le jouet perpétuel du Conseil.

MAITRE BREMEN.

Tu parles comme un sot. Je veux m'oc-  
cuper moi seul de mon discours. Rentres là-  
dedans.

---



## ACTE QUATRIEME.

## SCÈNE PREMIERE.

HENRI, *dans un habit, qui lui tombe presque sur les souliers ; les manches galonnées de rubans, et la veste de papier blanc.*

NON, je ne peux venir à bout de me fourrer dans la tête comment le Conseil s'est avisé de nommer mon maître bourguemestre. Il m'est impossible d'appercevoir le moindre rapport entre un homme de cette importance et un potier d'étain. A moins qu'on ne compare un bon bourguemestre qui, par des réglemens utiles, rétablit une ville déperissante, et lui donne un nouveau lustre, à un potier d'étain qui, en refondant une vieille assiette, ou une cruche cassée, les rend soudain comme tout neufs. Mais ces honorables seigneurs n'auront pas réfléchi sans doute, que mon maître est le plus détestable potier d'étain de Dantzick, et par conséquent le plus misérable bourguemestre qu'il y aura jamais eu. Peut-être bien aussi, ne l'auront-ils nommé, que pour en faire leur bouffon,



comme l'idée m'en est déjà venue. La seule chose raisonnable que je puisse voir dans un tel choix , c'est qu'il me fait sergent de ville. Je m'y suis toujours senti une très-grande vocation ; et dès mon enfance , je n'avois pas de plus grand plaisir , qu'à voir conduire quelqu'un en prison. Cette place ne laisse pas d'ailleurs d'avoir de très-jolis petits profits , quand on a l'esprit de la faire valoir. Pourvu que je vienne à bout de persuader aux gens , que j'ai beaucoup d'ascendant sur le bourguemestre , cela suffit pour me rapporter chaque année au moins deux cens écus. Mais , si je les accepte , ce n'est point du tout par avidité , ni désir de m'enrichir , mais uniquement pour prouver que j'ai l'intelligence de ma place. Quand quelqu'un voudra parler au bourguemestre , je dirai : il n'est pas au logis. Si l'on me réplique qu'on vient de le voir à la fenêtre , cela se peut , répondrai-je ; il n'y est cependant pas. On comprend ce que cela veut dire ; on me glisse , à la dérobée , un écu dans la main , et à l'instant , monsieur se trouve à la maison. Etoit-il malade ; la santé lui revient sur le champ. Avoit-il près de lui des étrangers ; ils s'éloignent aussitôt. Prenoit-il quelque repos ; il se réveille à l'heure même. Je tiens tout cela des laquais que j'ai quelquefois fréquentés , et je connois



bien le train des grandes maisons. Du tems passé, où les gens étoient encore aussi bêtes que des chevaux, ils nommoient cela tour du baton; mais aujourd'hui cela s'appelle casuel extraordinaire, ou plutôt revenant-bon. Voici notre Anne qui vient. Sans doute elle ne sait rien de ce grand changement, car sa mine et son allure sentent toujours furieusement la potière d'étain.

*SCENE DEUXIEME.*

A N N E. H E N R I.

A N N E.

**H**A, ha, ha! Voyez un peu la bonne figure! Je crois vraiment qu'il s'est mis en Polonoise.

H E N R I.

N'as-tu donc jamais vu de livrées ou de laquais? Ces femmes du peuple se distinguent à peine des animaux. Vous trouvent-elles aujourd'hui dans un autre habit que la veille, elles restent là béant devant vous, comme une vache devant une porte neuve.

A N N E.

Non, plaisanterie à part, ne sais-tu pas que j'ai appris cette semaine à dire la bonne



aventure? Pour une petite aumone que j'ai donnée à une vieille femme, elle m'a enseigné l'art de lire dans la main des gens, et de leur prédire leur destinée future. Laissez-moi regarder dans la tienne; je te dirai tout de suite ce qui doit t'arriver.

H E N R I.

Oh, oh! Pas si niais que tu crois; je te devine d'avance. Tu as déjà eu vent de l'avancement qui vient de m'être promis.

A N N E.

Je t'assure que je ne sais rien du tout.

H E N R I.

Comme toutes ces femmes-là vous ont de la feintise. Tu voudrois me prédire ce que tu viens d'apprendre? Non, non, ce n'est plus à mon âge, qu'on se laisse attrapper ainsi.

A N N E.

Je puis te jurer que je ne sais pas le moindre petit mot de tout ce que tu me dis là.

H E N R I.

Ne sors-tu pas d'avec madame la bourguese-mestre?

A N N E.

Je crois que tu perds la tête totalement. Est-ce que je connois madame la bourguese-mestre?

H E N R I.



H E N R I .

Ce sera donc la freule qui te l'aura raconté ?

A N N E .

Henri ! veux-tu finir de me parler comme un fou ?

H E N R I .

Eh bien ! dis-moi ma bonne aventure , tant que tu le voudras. Je m'aperçois parfaitement que tu es très au fait de tout ce qui s'est passé chez nous , quoique tu feignes si bien de l'ignorer. Mais je suis fort aise de te voir aussi politique. C'est sur ce pied-là que toute notre maison doit être montée dorénavant. Allons, voyons ; qu'aperçois-tu dans ma main ?

A N N E .

J'y vois , Henri , que le petit brunet de notre maître , tu sais bien , le petit brunet qui est pendu derrière le poêle , dansera aujourd'hui sur ton dos , de la bonne façon. N'es-tu pas honteux de courir et d'extravaquer ainsi avec les habits de notre maître , tandis qu'il y a tant d'ouvrage à faire dans la maison ?

H E N R I .

Tiens ; je puis aussi prédire , sans regarder dans la main. Et je te prophétise que ta mauvaise langue te vaudra aujourd'hui une paire de mornifles , ou même plus , suivant l'oc-

E



currence. Vois-tu déjà l'accomplissement de ma prophétie?

( Il lui donne deux soufflets. )

A N N E.

Aie, aie! — Ah, maraud! tu me payeras cher ces soufflets-là?

H E N R I.

Que cela t'apprenne à te montrer une autre fois plus polie envers le laquais d'un homme de qualité.

A N N E.

Attends seulement! Notre dame va venir. Je lui porterai mes plaintes.

H E N R I.

Tu oserois porter des plaintes contre moi, contre le premier serviteur du bourguemestre?

A N N E.

Ton dos s'en ressentira.

H E N R I.

Contre un futur sergent de ville?

A N N E.

Oui, oui, je te le jure; ces soufflets là te coûteront bon.

H E N R I.

Contre un personnage très en faveur près du bourguemestre?

A N N E.

Voilà la première fois que je suis battue



dans cette maison , pas même par notre dame.

H E N R I .

Contre moi , que toute la bourgeoisie accablera bientôt de civilités et de caresses ?

A N N E .

Le drôle ne se connoît plus. Eh ! maître , maître !

H E N R I .

Paix , paix , paix , avec ton maître ; tu vas t'attirer malheur. Pour le coup , je commence à croire que tu ignores tout ce qui s'est passé. Eh bien donc , je te pardonne en bon chrétien. Ecoutes : Le Conseil vient de nommer , à la pluralité des voix , notre maître bourguemestre. Notre dame devient ainsi madame la bourguemestre ; et cela enlève à notre Louise son mameselle , pour y mettre du freule à la place. Juges maintenant s'il convient que je travaille davantage. Voilà pourquoi j'ai endossé cette livrée.

A N N E .

Ne veux-tu pas finir , vilain fou que tu es ?

H E N R I .

Je ne t'ai dit que la pure vérité. Et voici notre freule qui te le confirmera.



SCENE TROISIEME.

LOUISE. ANNE. HENRI.

LOUISE.

**I**NFORTUNÉE que je suis ! il ne me reste plus d'espérance !

HENRI.

Eh quoi , freule , vous vous désolez , tandis que vos parens éprouvent un si grand bonheur !

LOUISE.

Tais-toi , Henri , tais-toi ; je ne veux pas être une freule.

HENRI.

Diable ! que voulez-vous donc ? Voilà que vous n'êtes déjà plus une fille ; il faut bien que vous soyez une freule. C'est là le premier pas qu'on grimpe , en cessant d'être fille.

LOUISE.

Que ne suis-je la fille d'un paysan ! Au moins je pourrois espérer de m'unir à celui qui a déjà mon cœur.

HENRI.

Comment ? l'envie de vous marier seroit-elle la seule cause de vos larmes ? Dans ce cas , le remède n'est pas loin. Jamais vous n'eutes plus beau jeu , et il ne vous reste maintenant qu'à choisir. La moitié de la



ville va se précipiter sur notre maison. Chacun se disputera l'honneur d'être gendre du bourguemestre.

LOUISE.

Je n'en veux point d'autre que mon Loyal. Je lui ai engagé ma foi.

HENRI.

Ah ! vous abaisser jusques là ? jusqu'à l'égal d'un pauvre domestique tel que moi ? Non, il faut maintenant songer à votre honneur.

LOUISE.

Tais-toi , butor ; j'aimerois mieux mourir , que de me donner à un autre.

HENRI.

Tranquillisez-vous , chère freule. Nous allons nous occuper , moi et monsieur le bourguemestre , de procurer à Loyal quelque bon emploi ; et , de cette façon-là , vous pourrez encore vous marier tous les deux. (*Anne pleure.*) Qu'as-tu à pleurer , mon Anne ?

ANNE.

Ah ! je pleure de joie pour le grand bonheur qui arrive à notre maison.

HENRI.

Je le vois bien. Qui l'auroit jamais dit qu'une créature , telle que toi , finiroit par être une demoiselle ?

ANNE.

Qui l'auroit jamais cru qu'un pareil vagabond deviendrait sergent de ville ?



HENRI.  
Trêve de compliments. Madame la bourguemestre attend du monde ; il faut que je prépare du café. Eh ! la voilà déjà. Je cours chercher la table.

SCENE QUATRIEME.

MADAME BREMEN. HENRI. UNE SERVANTE.  
DEUX LAQUAIS.

MADAME BREMEN, *portant un grand chien  
entre ses bras.*

HENRI, *as-tu déjà mis le syrop dans le  
café ?*

HENRI.  
Non, maîtresse.

MADAME BREMEN.  
Qu'entends-je ? Plus de maître, ni de maîtresse, Henri ! Je t'en avertis pour la dernière fois. Vas vite, apportes le syrop, et verses-le dans le pot. (*Henri sort.*) Je ne me doutois guères de tant d'embarras. J'espère pourtant qu'il n'y aura que le commencement d'aussi difficile.

HENRI, *rentrant.*  
Voilà le syrop.

MADAME BREMEN.  
Jettes-le dans le pot. On frappe. Le diable t'étouffe ! Ce seront déjà les femmes des conseillers.



HENRI, *ouvrant la porte.*

Qui demandez-vous ?

UNE SERVANTE.

Dis à ton maître qu'il est à lui tout seul plus menteur que dix autres potiers d'étain. Voilà plus d'une paire de souliers que j'use à courir jusqu'ici, après l'ouvrage que nous lui avons commandé.

HENRI.

Je vous demande, ma mie, à qui en voulez-vous ?

LA SERVANTE.

A maître Germain Bremen.

HENRI.

Vous vous trompez, mon enfant. C'est ici que demeure monsieur le bourguemestre de Bremenfeld.

LA SERVANTE.

C'est inouï qu'on ne puisse pas ravoïr ses affaires, et qu'il faille encore se voir insultée par un indigne potier d'étain.

HENRI.

Si vous avez quelque plainte à former contre les potiers d'étain, allez-vous en, ma fille, à l'hôtel de ville. Vous y obtiendrez sûrement justice du bourguemestre de Bremenfeld. Je le connois.

DEUX LAQUAIS.

Nos très-nobles dames envoient savoir si



madame la bourguemestre veut bien leur faire l'honneur de recevoir leur visite.

HENRI, *à la servante.*

L'entendez-vous, ma mie, que ce n'est pas ici la demeure d'un potier d'étain? (*Aux deux laquais*) Je vais voir si madame la bourguemestre est au logis. (*À Madame Bremen*) Ce sont deux Conseillères, qui voudroient vous tirer leur révérence.

MADAME BREMEN.

Fais-les entrer.

SCENE CINQUIEME.

MADAME PIED-DE-CHEVRE. MADAME SAND.  
MADAME BREMEN. HENRI.

(*Madame Pied-de-chevre et Madame Sand  
baisant la robe de Madame Bremen.*)

MADAME PIED-DE-CHEVRE.

Nous venons, avec le plus grand respect, pour vous témoigner notre joie extrême de votre élévation, et vous demander en grace vos précieuses bontés.

MADAME BREMEN.

*Très-humble Servitor.* Je vous souhaite, moi...! N'auriez-vous pas envie de boire une tasse de café?



MADAME PIED-DE-CHEVRE.

Mille remerciemens, madame la bourguese. Nous ne sommes venues, cette fois-ci, que pour vous rendre nos devoirs.

MADAME BREMEN.

*Très-humble Servitor.* Je sais cependant que vous en buvez volontiers. Vous aimez peut-être qu'on vous presse. Allons, voulez-vous bien vous asseoir. Le café est tout prêt. Henri!

HENRI.

Madame!

MADAME BREMEN.

As-tu versé le syrop dans le café?

HENRI.

Oui.

MADAME BREMEN.

Approchez-vous donc, mes chères madames.

MADAME SAND.

Je vous en supplie, madame la bourguese, daignez nous excuser. Nous ne prenons jamais de café.

MADAME BREMEN.

Eh! qu'est-ce que cela signifie? Je sais cela mieux que vous, je pense. Mettez-vous là, vous dis-je.

MADAME PIED-DE-CHEVRE, à *Madame Sand.*

Ah, mon Dieu! L'idée seule du syrop me fait mal au cœur.



MADAME BREMEN.

Apportes , Henri, et remplis les tasses.

MADAME SAND.

Assez , assez, mon ami. C'est déjà beaucoup pour moi d'une demi-tasse.

HENRI.

Monsieur le bourguemestre fait prier madame la bourguemestre de passer auprès de lui un petit moment.

MADAME BREMEN.

Ne trouvez pas mauvais que je vous quitte un tant soit peu. Vous aurez tout de suite l'honneur de me revoir.

*SCENE SIXIEME.*

MADAME PIED-DE-CHEVRE. MADAME SAND.

MADAME SAND.

**H**A, ha, ha! Laquelle de nous trois est la mieux bernée? Est-ce elle, dont nous nous rions sous cape? ou bien plutôt nous, qu'elle oblige à boire son syrop?

MADAME PIED-DE-CHEVRE.

Au nom de Dieu, ma chère, ne me parlez plus de syrop. J'expire seulement d'y songer.

MADAME SAND.

Mais avez-vous remarqué sa mine, quand nous lui baisions la robe? Ha, ha, ha! de



ma vie je n'oublierai son *très-humble Servitor*.  
Ha, ha, ha!

MADAME PIED-DE-CHEVRE.

Ne riez donc pas si haut; elle pourroit nous entendre!

MADAME SAND.

Ah! comment s'empêcher de lui éclater de rire au nez? Le charmant petit toutou qu'elle portoit dans ses bras! en vérité, le plus beau chien de basse-cour, qu'on puisse voir! Ne s'appelle-t-il pas Joli, par dessus le marché? Oh ciel! on a bien raison de dire, il n'y a rien de plus arrogant qu'un misérable parvenu. Je ne vois rien de pire que de pareils choix. Un homme d'une naissance distinguée, et qui a reçu une bonne éducation, change très-rarement. Il semble, au contraire, que chaque degré d'élévation ajoute quelque chose à sa modestie. Mais pour ceux qui s'élancent du fumier, comme des champignons, ils sont toujours bouffis de la plus sotte vanité.

MADAME PIED-DE-CHEVRE.

J'ai peine à en deviner la cause. Car il seroit si naturel que le souvenir de leur naissance inspirât à de telles gens beaucoup d'humilité.

MADAME SAND.

En voici, je crois, la raison: Les personnes bien nées ne soupçonnent jamais qu'on les



méprise. Aussi s'embarrassent-elles fort peu de la manière dont on se présente à elles. Mais ces gens de basse extraction vivent dans une inquiétude perpétuelle. Chaque mot, chaque mine, chaque geste leur paroissent un reproche de leur première condition. C'est ce qui leur fait employer si souvent la cruauté pour soutenir leur pouvoir. Croyez-moi, c'est un bien grand avantage que d'avoir de la naissance. Restons-en là. Voici le drôle qui vient.

SCENE SEPTIEME.

MADAME PIED-DE-CHEVRE. MADAME SAND.

HENRI.

HENRI.

NE vous impatientez pas. Sa Grace va rentrer dans un moment. Monsieur le bourguemestre lui a fait présent d'un collier neuf pour son chien. Comme il étoit un peu trop large, il a fallu faire venir le tailleur, pour l'ajuster à son cou. Elle reviendra, si-tôt que cela sera fini. — Voudriez-vous m'accorder une petite faveur, une petite discrétion? J'ai tant de mal dans cette maison-ci; il faut que j'y travaille toujours comme un cheval.

MADAME SAND.

Oh! très-volontiers, mon ami. Tenez, voilà un florin.



H E N R I.

Je vous remercie bien humblement. Tout à votre service. Mais buvez donc en attendant madame. Elle ne le trouvera sûrement pas mauvais; et puis quand cela seroit, j'aurois bientôt fait de vous raccommo-der.

MADAME SAND.

Mon ami, vous ne pouvez nous obliger davantage que de ne pas nous presser.

H E N R I.

Encore une fois, madame la bourguemestre ne s'en fâchera pas. Eh! allons donc, buvez! est-ce que vous ne le trouvez pas assez doux? Vous faut-il plus de syrop? Voyez, voilà déjà madame!

## SCENE HUITIEME.

MADAME PIED-DE-CHEVRE. MADAME SAND.  
MADAME BREMEN. HENRI.

MADAME BREMEN.

**V**ous me pardonnerez d'être restée si longtems. Quoi? vous-n'avez point du tout bu pendant mon absence? Il faut certes que nous vuidions cette potée; et, après le café, le petit verre de biere. Sans vanité, j'en ons d'aussi bonne, qu'il y en ait dans toute la ville.



MADAME SAND.

Mon Dieu! je me trouve mal. Permettez que je me retire. Mais ma sœur restera ici, pour profiter de vos bontés.

MADAME PIED-DE-CHEVRE.

Non, il m'est impossible d'abandonner ma sœur dans cet état-là. J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

MADAME BREMEN.

Oh! avant de partir, prenez-moi une lampée de rogome. Vous vous trouverez mieux d'abord. Le rogome est très-bon pour chasser les vents. Henri, cours vite chercher un verre de brandevin; madame se pâme.

MADAME SAND.

Non, non, je n'ai que le tems de m'en aller. Excusez-moi, madame la bourguemestre.

*(Les deux Conseillères sortent.)*

SCENE NEUVIEME.

MADAME BREMEN. UNE AUTRE CONSEILLERE.  
HENRI.

LA CONSEILLERE.

VOTRE servante très-humble, madame. Je viens vous rendre mes petits devoirs, et vous présenter mon compliment,



MADAME BREMEN, *lui donnant sa main à baiser.*

Je serons bien aise, monsieur le bourguemestre et moi, de pouvoir vous obliger. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Point de complimens, je vous en prie. Agissez tout comme si vous étiez chez vos pareils.

LA CONSEILLERE.

Vous me faites bien de la grace, madame.

*(Elle s'assoit.)*

MADAME BREMEN.

Il sort d'ici deux de vos consœurs, qui ont pris le café avec moi. Je crois qu'il en reste encore quelques tasses, si le cœur vous en disoit. Le meilleur est toujours au fond du pot. Pour moi, je n'en peux plus boire, car je m'en suis tant donné, que mon ventre est roide comme un tambour.

LA CONSEILLERE.

Je vous remercie infiniment. Il n'y a qu'un moment que je viens d'en prendre.

MADAME BREMEN.

Tout comme il vous plaira. Nous autres gens de qualité, nous ne pressons jamais. Mais dites-moi, ma chère dame, ne pourriez-vous pas m'indiquer une Françoisse pour notre freule? Je voudrois tant qu'elle apprenne le François.

LA CONSEILLERE.

Oui, madame, j'en connois une qui vous conviendrait fort.



MADAME BREMEN.

Celame fait plaisir. Mais je veux vous en prévenir d'avance, qu'elle n'aille pas m'appeler madame tout court, suivant l'usage de tous ces François. Ce n'est pas par orgueil au moins; j'ai mes raisons particulières pour cela.

LA CONSEILLERE.

Ah! elle s'en gardera bien. Mais ne puis-je avoir aussi l'avantage de baiser la main de la freule?

MADAME BREMEN.

Très-volontiers. Henri, appelle la freule, et dis-lui qu'il y a là une conseillère qui voudroit lui baiser la main.

HENRI.

Je doute fort qu'elle puisse venir. Elle est trop occupée à ressemeler ses bas.

MADAME BREMEN.

Grand Dieu! Comme ces gens sans éducation s'expriment toujours mal. Ha, ha, ha! c'est border qu'il vouloit dire.

SCENE



## SCENE DIXIEME.

MADAME BREMEN. LA CONSEILLERE.

MADAME FER-A-CHEVAL. HENRI.

MADAME FER-A-CHEVAL, *femme d'un maréchal, ordinairement représentée par un homme travesti.*

Ah ! notre chère voisine , est-il bien possible que ton mari soit devenu bourguemestre ? Cela me réjouit tout autant que si l'on m'avoit baillé un écu. Ça , ça , voyons un peu , si tu n'es pas changée , si tu reconnoîtras encore ta bonne sœur. (*Madame Bremen ne dit mot.*) Où est donc ton bourguemestre , ma petite sœur ? (*Madame Bremen continue de se taire.*) A quoi diantre rêves-tu , ma sœur ? Je te demande où est ton bourguemestre.

LA CONSEILLERE.

Vous devriez , ma bonne dame , vous montrer un peu plus respectueuse envers madame la bourguemestre.

MADAME FER-A-CHEVAL.

Non , par ma foi. Je n'irai pas faire des complimens à ma voisine. Nous n'avons jamais été qu'un cœur et qu'une ame. Mais dis-moi , ma sœur , il me semble que te voilà devenue bien fière ?

MADAME BREMEN.

Ma chère femme , je ne vous connois point du tout.



MADAME FER-A-CHEVAL.

Comment , mille diables ! tu ne me connois pas ? Tu me connoissois bien pourtant , quand tu avois besoin d'argent. Que sais-tu si mon homme , avant de mourir , ne deviendra pas autant que le tien ?

*Madame Bremen se trouve mal , tire de sa poche une grande boîte à poudre , remplie de tabac , et en renifle l'odeur.)*

HENRI.

Hors d'ici , malotru ! Te crois-tu encore dans ta boutique , pour oser parler de cette façon ? *(Il la saisit par la main , et la met à la porte.)*

MADAME BREMEN.

Ah ! madame , quel martyre d'avoir affaire avec ces petites gens ! Henri , avises-toi encore de me laisser entrer une bourgeoise !

HENRI.

Celle-ci étoit tout-à-fait saoule. Je m'en suis de reste apperçu à l'odeur du rogame.

LA CONSEILLERE.

Je suis bien touchée de cette aventure. Je tremble que cela ne vous ait indisposée , car les gens de qualité sont si susceptibles. Il semble que le corps , à mesure qu'il sent sa dignité , devient plus sensible et plus délicat.

MADAME BREMEN.

Oui vraiment ! Je vous jure que je ne me trouve plus ni si fraîche , ni d'aussi bonne façon , que je l'étois dans mon dernier poste.



LA CONSEILLERE.

Je le crois parfaitement , ma noble dame. Vous verrez qu'il vous faudra dorénavant faire comme vos devancières , prendre des pillules tous les jours.

HENRI, *à part.*

Il me semble aussi que je ne me trouve plus si bien portant , depuis que me voilà sergent de ville. Je me sens un point , ici dans le côté gauche. Ce n'est réellement pas une plaisanterie. J'ai grande peur d'avoir la goutte , sans m'en être encore aperçu.

LA CONSEILLERE.

Madame la bourguemestre devrait aussi prendre un docteur à l'année , pour le bien-être de toute sa maison. Faites-vous donner par lui quelques gouttes , que vous aurez toujours prêtes dans un verre , soit que vous en ayez besoin ou non.

MADAME BREMEN.

Je veux suivre votre bon conseil. Henri , tu passeras tout de suite chez le docteur Hermelin , et tu le prieras de venir me voir , s'il en a le tems.

LA CONSEILLERE.

Je suis forcée de prendre congé de vous , ma noble dame. Je me recommande le plus humblement à votre gracieuse bienveillance.



MADAME BREMEN.

Elle vous est toute acquise, ma chère madame la Conseillère. Vous pouvez toujours vous réclamer de moi, ainsi que de Germain Brem..... Ah! du bourguemestre de Bremenfeld. Nous ne manquerons jamais de vous obliger en toutes choses, vous et votre cher époux.

LA CONSEILLERE, *lui baisant la main.*

Votre petite servante.

MADAME BREMEN.

Henri, rentrons là-dedans. Mon mari veut donner audience ici.

---



ACTE CINQUIEME.

---

SCENE PREMIERE.

HENRI. DEUX AVOCATS.

HENRI.

Voici l'heure de l'Audience ; c'est pour moi celle de la recette. Ah ! L'on va voir s'il seroit possible de mieux remplir cette place , après vingt ans même d'exercice. Bon ! ils frappent déjà. Qui demandez-vous messieurs ?

UN AVOCAT.

Nous voudrions avoir l'honneur de parler à monsieur le bourguemestre.

HENRI.

Il n'est pas encore levé.

L'AVOCAT.

Comment ! pas encore levé ? à quatre heures après midi !

HENRI.

Eh bien oui ! il est levé ; mais il est sorti.

L'AVOCAT.

Nous venons de rencontrer un homme , qui ne faisoit que de le quitter.



H E N R I.

Eh bien ! il est au logis ; mais il est malade.  
(*Entre ses dens.*) Quels furieux niais , pour ne pas me comprendre ?

L'AVOCAT, *se tournant vers l'autre.*

Confrère , ce coquin-là veut avoir de l'argent. Coulons-lui un florin dans la main ; cela fera revenir son maître. (*A Henri*) Ecoutes, mon ami , voilà un couple de florins , pour boire à notre santé.

H E N R I.

Non , messieurs , je ne reçois pas de présens.

L'AVOCAT.

Que faut-il donc faire , monsieur ? Allons, nous repasserons dans un autre moment.

HENRI, *leur faisant signe.*

Messieurs , messieurs , vous êtes bien pressés. Puisque vous voilà , j'accepterai votre argent , afin que vous ne me croyiez pas trop glorieux ; et d'ailleurs , c'est pour soutenir l'honneur de notre maison.

L'AVOCAT.

Voyez , mon ami , voilà les deux florins ; prenez-les , croyez-moi , et procurez-nous audience.

H E N R I.

Votre très-humble valet. Je vais faire , pour l'amour de vous , tout ce qui me sera possible. Monsieur le bourguemestre se porte



passablement, mais pas assez bien cependant pour prêter l'oreille à un chacun. Au reste, ce n'est pas pour vous que je dis cela. Ayez la bonté d'attendre un peu; je vais vous annoncer. Encore quelqu'un qui frappe. Qu'est-ce que vous souhaitez, monsieur?

SCENE DEUXIEME.

HENRI. LES DEUX AVOCATS. UN ETRANGER.

L'ETRANGER, *portant la main à sa poche.*

JE desire l'honneur de saluer son Excellence.

HENRI.

(*Bas.*) Voilà un homme qui sait vivre; il va tout droit à son gousset! (*Haut.*) Oui, monsieur est à la maison. Vous allez lui parler.

(*Henri tend sa main; mais l'étranger, au lieu d'argent, ne tire que sa montre.*)

L'ETRANGER.

Quoi! il est déjà quatre heures?

HENRI.

Que voulez-vous, monsieur?

L'ETRANGER.

Voir monsieur le bourguemestre.

HENRI.

Il n'est pas au logis, monsieur.

L'ETRANGER.

Mais vous venez de me dire qu'il y étoit.



HENRI.

Cela se peut bien. Je me suis trompé. (*L'étranger s'en va.*) Voyez-un peu le vilain lâdre. Oui, oui, mes chers messieurs, le bourguemestre va venir. Je vous annonce à la minute.

L'AVOCAT.

Ne diroit-on pas que ce coquin est depuis très-longtems au fait du métier? Attends, attends, camarade! C'est nous qui allons commencer à faire donner au diable l'honnête potier d'étain; mais nos amis auront soin du reste. Le voici déjà.

## SCENE TROISIEME.

MAITRE BREMEN. DEUX AVOCATS. HENRI.  
UNE FEMME DU PEUPLE.

PREMIER AVOCAT.

C'est du plus profond de nos cœurs, très-noble et très-illustre bourguemestre, que nous vous souhaitons mille bénédictions, dans la haute dignité que vous venez d'obtenir. Nous sommes bien convaincus que vous ne le céderez à aucun de vos prédécesseurs, ni en humanité, ni en sagesse, ni en vigilance. Mais ce qui nous le persuade encore davantage, c'est que votre Seigneurie ne doit une place si éminente ni à la fortune, ni à la naissance, ni à des amis, mais uniquement



à l'excellence de son mérite, et à sa grande connoissance des affaires d'état.

MAITRE BREMEN.

*Très-humble Servitor.*

DEUXIEME AVOCAT.

Ce qui fait le principal sujet de notre allégresse, c'est non seulement d'avoir obtenu pour chef un homme doué d'un esprit presque divin. ....

MAITRE BREMEN.

Le ciel seul en soit loué !

DEUXIEME AVOCAT.

Mais de ce que, depuis longtems, vous avez déjà rendu votre nom immortel par votre affabilité envers tout le monde, votre empressement à écouter les plaintes des opprimés, et vos nobles efforts pour leur faire rendre justice. Quant à moi personnellement, j'ai pensé mourir de plaisir, en apprenant par la gazette, que tous les suffrages s'étoient réunis sur monsieur le bourguemestre Bremen. ....

HENRI.

Dites donc de Bremenfeld, monsieur !

DEUXIEME AVOCAT.

Mille excuses les plus profondes ! C'est monsieur le bourguemestre de Bremenfeld que je voulois dire. Nous nous sommes transportés ici, d'abord et avant tout, pour



lui présenter nos très-humbles obéissances ; ensuite , pour l'entretenir d'un procès qui s'est élevé entre nos parties. Elles avoient toutes les deux la ferme résolution de le faire juger suivant les loix ordinaires du pays. Mais après avoir encore une fois mûrement examiné la chose , nous nous sommes décidés , pour éviter les longueurs de la justice et ses frais immenses , à soumettre toute l'affaire au jugement de Votre Excellence. Nous la supplions donc de nous octroyer cette faveur.

(*Maître Bremen s'assoit , et laisse les autres debout.*)

PREMIER AVOCAT.

Nos deux cliens sont voisins ; mais leurs propriétés sont séparées par un petit torrent. Or , il est advenu , depuis trois ans , que ce torrent a détaché une partie considérable du terrain de ma partie , et l'a réunie au champ de mon adverse. Ce dernier est-il donc en droit d'en profiter ? N'est-il pas dit : *Nemo alterius damno debet locupletari* ? C'est au détriment de ma partie , que son voisin veut s'enrichir. Cela n'est-il pas absolument *contra equitatem naturalem* ? N'en jugez-vous pas de même , monsieur le bourguemestre ?

MAÎTRE BREMEN.

Sans doute. Une telle prétention est d'une



souveraine injustice. Vous avez raison, monsieur.

DEUXIEME AVOCAT.

Mais Justinien dit expressément: *Libro secundo institutionum, titulo primo, de Alluvione.*

MAITRE BREMEN.

Eh! que m'importe ce qu'ont pu dire, lors de la fondation de Dantzick, Justinien ou Alexandre le Grand! Comment peuvent-ils prononcer sur des choses qui ne se sont pas passées de leur tems?

DEUXIEME AVOCAT.

Je ne puis cependant imaginer que Votre Excellence veuille rejeter une loi, qui est adoptée par toute l'Allemagne, l'Italie et la France.

MAITRE BREMEN.

Oh, oh! — Non, ce n'étoit pas là non plus mon opinion. Vous m'avez mal compris. Je voulois dire seulement que cette loi n'est pas conforme au code de Culm. Cependant, .... ( *Il tousse.* ) Ayez la bonté de continuer votre discours.

DEUXIEME AVOCAT.

Voici les propres expressions de Justinien :  
*Quod per alluvionem agro tuo flumen adjecit, jure gentium tibi acquiritur.*

MAITRE BREMEN.

Monsieur l'Avocat, vous parlez beaucoup



trop vite. Répétez-moi encore une fois ces paroles, et, je vous prie, d'une manière intelligible. (*L'Avocat se répète avec infiniment de lenteur.*) Ah! monsieur, vous avez une manière détestable de prononcer le latin. Parlez plutôt, croyez-moi, dans votre langue maternelle; cela vous réussira mieux. N'allez pas croire au moins que je vous dise cela, parce que je n'aime pas le latin, car il m'arrive quelquefois de passer des heures entières à parler latin avec mes domestiques. N'est-il pas vrai, Henri?

## H E N R I.

C'est une chose des plus extraordinaires d'entendre monsieur parler latin. Je puis jurer que les larmes me viennent aux yeux seulement en y songeant. On croiroit entendre des pois bouillir dans une marmite, tant les paroles s'échappent de sa bouche avec vivacité. Je ne conçois pas comment un homme peut s'exprimer avec tant d'aisance. Mais tel est le fruit d'une longue habitude.

## D E U X I E M E A V O C A T.

Voici donc, très-illustre bourguemestre, le vrai sens des paroles de Justinien: "*Ce qu'une rivière aura séparé du champ d'un autre propriétaire, pour le réunir au tien, t'appartient suivant le droit des gens.*"



MAITRE BREMEN.

Oui, en cela, Justinien a parfaitement raison. C'étoit un très-grand homme. Je lui porte aussi trop de vénération, pour vouloir le contredire.

PREMIER AVOCAT.

Mais, monsieur le bourguemestre, mon adversaire lit et cite la loi, comme le diable expliqueroit la bible. Il a grand soin de passer sous silence tout ce qui suit immédiatement : *Per alluvionem autem videtur id adjici, quod ita paulatim adjicitur, ut intelligi non possit quantum quoque temporis momento adjiciatur.*

MAITRE BREMEN.

Excusez-moi, messieurs. On m'annonce deux résidens. Henri, prends ces messieurs, et vas-t-en, comme sergent de ville, terminer cette affaire-là dans l'antichambre.

PREMIER AVOCAT.

Ah! monsieur le bourguemestre, daignez au moins nous apprendre, d'un seul mot, votre avis.

MAITRE BREMEN.

Vous avez tous deux raison, messieurs, chacun à sa façon.

DEUXIEME AVOCAT.

Comment pourrions-nous avoir raison tous les deux ? Je crois que si j'ai le droit de



mon côté, mon adversaire doit avoir tort. La loi de Justinien est toute entière en ma faveur.

MAITRE BREMEN.

Excusez-moi, vous dis-je. J'entends déjà les voitures. Il faut que j'aille au devant de ces messieurs.

PREMIER AVOCAT, l'arrêtant.

J'ai prouvé sans réplique que les paroles même de Justinien m'assurent gain de cause.

MAITRE BREMEN.

Oui, c'est vrai. Chacun de vous peut s'autoriser de Justinien. C'est pour cela qu'il faut vous accommoder. Vous connoissez Justinien tout aussi peu que moi-même; et quand il s'enveloppe ainsi dans un sens équivoque, c'est comme s'il vous disoit: finissez votre querelle, fous que vous êtes, et arrangez-vous.

DEUXIEME AVOCAT.

Monsieur le bourguemestre, pour bien approfondir l'intention du législateur, il faut comparer les articles l'un à l'autre. N'y-a-t-il pas dans le paragraphe suivant: *quod si vis fluminis de tuo prædio . . . . ?*

MAITRE BREMEN.

Eh! laissez-moi aller. N'entendez-vous pas vous-mêmes les voitures?

PREMIER AVOCAT.

Encore un seul moment, monsieur le



bourguemestre ! Ecoutez au moins ce que dit Hugues Grotius : *Libro de jure belli et pacis, &c.*

MAITRE BREMEN.

Je m'embarrasse fort peu de votre Hugues Grotius. Je n'ai rien à démêler avec lui. Ce n'étoit qu'un Arménien ; et que nous importent les loix fabriquées en Arménie ?

(*Henri met les Avocats à la porte. On l'entend bientôt se disputer dans l'antichambre, et il rentre poursuivi par une femme, qui doit être aussi représentée par un homme travesti.*)

LA FEMME, saisissant maître Bremen au collet.

Quel indigne bourguemestre est-ce donc là, avec ses loix de Satan, qui permettent à un mari de prendre deux femmes à la fois ? Dis-moi, eh ! (*elle le secoue*) n'as-tu pas peur d'attirer sur toi le tonnère du ciel ?

MAITRE BREMEN.

Ah ! ah ! êtes-vous enragée ? Jamais je n'ai songé à pareille chose.

LA FEMME.

Jarnibleu ! Qui nous a encoquinés d'un pareil bourguemestre ? Non, je ne sors pas d'ici, que je ne me sois baignée dans ton sang.

MAITRE BREMEN.

A l'aide ! au secours ! Henri, Pierre ! à moi !

(*Pierre entre, et chasse la femme. Henri, qui s'étoit caché dans un coin, en sort à l'arrivée de Pierre, et se joint à lui.*)



SCENE QUATRIEME.

MAITRE BREMEN. HENRI.

MAITRE BREMEN.

HENRI! Que ce soit pour la dernière fois, que tu me laisses entrer des avocats ou des femmes. Peu s'en est fallu que je n'aie été assassiné. Quand il viendra d'autres gens pour me parler, dis-leur qu'ils se gardent bien de me parler latin, parce que certaines raisons m'ont fait jurer de ne plus en entendre.

HENRI.

J'ai fait le même serment, et précisément pour la même raison.

MAITRE BREMEN.

Tu peux leur dire que je ne parle que grec.

*( On frappe, Henri va à la porte, et en revient avec une grande quantité de papiers. )*

HENRI.

Ce sont les actes du syndic; il prie monsieur le bourguemestre de les examiner, et d'en donner son avis.

MAITRE BREMEN, *s'asséyant près d'une table, retournant longtems ces papiers.*

Ce n'est cependant pas chose si facile d'être bourguemestre, que je me l'étois imaginé. On m'envoie là une besogne, où le diable lui-même n'y comprendroit goutte. *( Il se met à écrire, puis se lève, essuie son front, se rasseoit et rature ce qu'il vient d'écrire. )* Henri!

HENRI.



HENRI.

Monsieur le bourguemestre!

MAITRE BREMEN.

Veux-tu bien ne pas faire tant de bruit?  
est-ce que tu ne saurois rester tranquille?

HENRI.

Je n'ai pas seulement bougé, monsieur le  
bourguemestre.

MAITRE BREMEN.

*(Il se lève, essuie de nouveau la sueur de son  
front, et jette sa perruque par terre, afin  
de pouvoir mieux méditer à tête nue. Il  
marche ensuite sur sa perruque, en se pro-  
menant, la jette de côté avec son pied,  
puis se rasseoit, et recommence à écrire.)*

Henri!

HENRI.

Monsieur le bourguemestre!

MAITRE BREMEN.

Tu seras pendu, si tu m'interromps davan-  
tage. Voilà la seconde fois, que tu me fais  
perdre toutes mes idées!

HENRI.

Je n'ai en vérité fait autre chose, que de  
marquer, sur ma jambe, de combien mon  
habit de livrée m'est trop long.

MAITRE BREMEN,

*(Se relevant, et se frappant le front avec son  
poing, pour en faire sortir quelques idées.)*

Henri!

HENRI.

Monsieur le bourguemestre!



MAITRE BREMEN.

Sors, et vas dire à ces femmes qui vendent du poisson, que je leur défends de crier davantage dans cette rue où je demeure. Elles me troublent absolument dans mes combinaisons politiques.

HENRI, *répétant trois fois de dessus la porte.*

Ecoutez, carognes de poissardes, canaille indigne, impudentes femelles! n'êtes-vous pas honteuses de faire un tel vacarme dans la rue du bourguemestre, et de le troubler ainsi dans ses affaires!

MAITRE BREMEN.

Henri!

HENRI.

Monsieur le bourguemestre!

MAITRE BREMEN.

Finiras-tu de crier?

HENRI.

Aussi bien cela ne sert-il à rien du tout. La ville est pleine de ces femmes. Sitôt que l'une est passée, il en revient une autre. Car.....

MAITRE BREMEN.

En voilà assez. Tais-toi, et ne bouges plus. *(Il se rassied, efface de nouveau ce qu'il venoit de faire, écrit encore, se relève, et frappe avec dépit du pied contre terre.)* Henri!

HENRI.

Monsieur le bourguemestre!



MAITRE BREMEN.

Je voudrais bien qu'un autre fût bourguemestre. Veux-tu l'être à ma place ? Je serai ton sergent de ville.

HENRI.

Je serois aussi fou de l'accepter , qu'il faut l'être pour en avoir envie.

MAITRE BREMEN.

*(En voulant se rasseoir pour écrire , il manque sa chaise par distraction , et se laisse tomber.)*

Henri !

HENRI.

Monsieur le bourguemestre !

MAITRE BREMEN.

Me voilà par terre !

HENRI.

Je le vois bien.

MAITRE BREMEN.

Viens donc m'aider à me relever !

HENRI.

Vous m'avez défendu de sortir de ma place.

MAITRE BREMEN.

L'impudent drôle ! *(Il se relève lui même.)* Ne frappe-t-on pas ?

HENRI.

Oui. — A qui en voulez-vous ?

UN CHAPELIER.

Je suis le doyen des chapeliers , et je viens



porter mes plaintes à monsieur le bourguemestre.

HENRI.

C'est le doyen des chapeliers , qui veut se plaindre à monsieur le bourguemestre sur différens sujets.

MAITRE BREMEN.

Eh ! je ne peux examiner qu'une chose à la fois. Demande-lui quel est l'objet de sa plainte.

LE CHAPELIER.

C'est beaucoup trop long à vous raconter. Il faut que je parle moi-même au bourguemestre. Je ne lui demande qu'une heure , et ma plainte ne consiste qu'en vingt points.

HENRI.

Il dit qu'il faut qu'il vous parle lui-même ; car ses points ne consistent qu'en vingt plaintes.

MAITRE BREMEN.

Que le ciel ait pitié de moi ! Ma tête n'y est déjà plus. Fais-le entrer.

*SCENE CINQUIEME.*

MAITRE BREMEN. HENRI. LE CHAPELIER.  
UN MARCHAND.

LE CHAPELIER.

Ah ! monsieur le bourguemestre , je suis un pauvre homme qui essuie bien des injustices. Permettez-moi de vous les exposer.



MAITRE BREMEN.

Mettez cela par écrit.

LE CHAPELIER.

C'est déjà fait. Le voici en quatre pages.

MAITRE BREMEN.

Henri , je crois que l'on frappe encore.

HENRI.

Qui demandez-vous ?

UN MARCHAND.

Je voudrais présenter à monsieur le bourguemestre mes plaintes contre les chapeliers.

MAITRE BREMEN.

Qui est-ce qui étoit là ?

HENRI.

La partie adverse de cet homme.

MAITRE BREMEN.

Fais-te donner sa requête. Allez tous les deux m'attendre dehors , mes bonnes gens. (*Le chapelier sort.*) Henri ! ne saurois-tu m'aider quelque peu ? Par où commencer ? Lis-moi d'abord la plainte du chapelier.

HENRI, lisant.

Noble , magnifique , et très-sage bourguemestre. C'est au nom de toutes les professions qui fleurissent dans cette illustre ville , parmi l'honorable bourgeoisie , que le soussigné se présente aujourd'hui devant vous , comme le principal et l'ancien du corps distingué des chapeliers , tant pour vous témoigner sa joie



sincère et respectueuse de la nomination d'un homme aussi parfait que Votre Excellence, que pour lui exposer en même tems l'un des abus les plus dangereux, les plus crians et les plus détestables, que les calamités du tems et la méchanceté des hommes, plus grande encore, ont introduits dans cette ville, étant bien convaincu que Votre Grandeur trouvera le moyen d'y remédier. Voici le fait: Les marchands de cette ville ne rougissent pas d'exposer en vente toute espèce d'habillemens tissus de poil de castor; et, chose inouïe, ils ont même eu l'audace d'en faire faire des bas, quoique notre privilège exclusif sur les marchandises de poil de castor soit une chose incontestable. Il en résulte que nous autres pauvres chapeliers ne pouvons plus nous procurer qu'au poids de l'or, les poils indispensables à notre profession, et qu'à l'avenir les gens ne voulant pas absolument donner dix ou vingt florins d'un chapeau, notre Compagnie en souffrira un dommage immense et irréparable, tant pour le profit que pour l'honneur. Qu'il plaise donc à Votre Excellence de prendre dans la plus sérieuse considération, les vingt-quatre raisons les plus importantes, sur lesquelles nous fondons notre prétention de fabriquer seuls les ouvrages de castor. Primo, d'abord :



C'est de tout tems un usage reçu et généralement adopté, non seulement ici, mais encore dans tout l'univers, de porter des chapeaux de castor; ce qui peut se prouver, tant par mille citations tirées de l'histoire, que par des témoins irréprochables. Commençons par l'histoire.....

MAITRE BREMEN.

Laissons là l'histoire.

HENRI.

Secundo : quant aux témoins, Adrien Nuler, âgé de soixante-dix-neuf ans, se rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à son trisaïeul....

MAITRE BREMEN.

Passes encore les témoins.

HENRI.

Tertio : C'est une prodigalité excessive, et aussi contraire au bon ordre qu'aux bonnes mœurs, d'employer à des habits et à des bas, des matières aussi précieuses; d'autant plus que l'Angleterre, la France et la Hollande fournissent maintenant bien assez d'habillemens riches et parfaits, pour qu'on puisse s'en contenter, sans venir encore ruiner l'industrie d'honnêtes artisans.

MAITRE BREMEN.

Cela suffit, Henri; en voilà assez. Je vois déjà que cet homme a raison.



HENRI.

Mais il me semble qu'un magistrat doit aussi entendre la partie adverse, avant de prononcer son jugement. Ne vous plait-il pas d'écouter la réplique ?

MAITRE BREMEN.

Allons ; je le veux bien.

*(Il lui donne cette réplique.)*

HENRI, lisant.

Très-noble, très-savant, et archi-politique monseigneur le bourguemestre ! autant votre intelligence s'élève au dessus de toutes les autres intelligences, autant ma joie surpasse celle des autres bourgeois, en vous voyant revêtu de la dignité de bourguemestre. Ce qui me procure maintenant l'honneur de comparaître devant vous, c'est l'injustice des chapeliers, qui me suscitent toutes sortes de chicanes, pour m'empêcher de vendre du drap et des bas de castor. L'intention de ces gens est bien facile à deviner. En demandant que le castor ne puisse s'employer qu'à des chapeaux, c'est uniquement pour s'emparer tout-à-fait de cette branche de commerce. Mais leur prétention est inadmissible, elle est même ridicule ; car un chapeau de castor, que l'on ne porte que sous le bras, n'y est bon à la moindre chose, et un chapeau de paille pourroit rendre le même service ; tandis



que les draps et les bas de castor sont aussi chauds qu'ils sont doux; ce que monsieur le bourguemestre avoueroit lui-même, s'il en faisoit une seule fois l'essai, (comme cela peut encore très-bien arriver.)

MAITRE BREMEN.

Halte! c'est assez. Cet homme a aussi raison.

HENRI.

Il est cependant impossible qu'ils l'aient tous les deux.

MAITRE BREMEN.

Eh bien! lequel est-ce qui l'a?

HENRI.

Il n'y a que Dieu et monsieur le bourguemestre, qui puissent le savoir.

MAITRE BREMEN, *se levant et marchant à grands pas.*

Quelle affaire embrouillée! Henri, ne peux-tu donc pas me dire lequel a raison? A quoi cela m'avance-t-il de nourrir et payer un butor tel que toi? (*On entend du bruit dehors.*) Qu'est-ce que c'est que ce vacarme-là?

HENRI.

Ce sont les deux bourgeois qui se battent.

MAITRE BREMEN.

Vas leur dire qu'ils respectent davantage la maison du bourguemestre.

HENRI.

Il seroit mieux que vous leur signifiez vos



volontés vous-même. Cela pourroit les réconcilier sur le champ. Je crois, en vérité, qu'ils veulent enfoncer la porte. Entendez-vous quels coups ils frappent? Qui frappe donc de la sorte?

*(Maître Bremen se sauve derrière la table, et se cache dessous.)*

U N L A Q U A I S.

Je suis le domestique d'un résident étranger. Mon maître voudroit communiquer une affaire très-pressante à monsieur le bourguemestre.

H E N R I.

Eh, mon Dieu! qu'est devenu monsieur le bourguemestre? Monsieur le bourguemestre!

*MAITRE BREMEN, sortant doucement sa tête de dessous la table.*

Qui étoit là?

H E N R I.

C'est un résident étranger, qui veut parler à monsieur le bourguemestre.

MAITRE BREMEN.

Pries-le de repasser dans une demi-heure, et dis-lui que j'ai près de moi deux chapeliers, dont il faut que je me débarrasse. Henri, dis aussi à ces gens-là de revenir demain. Ah! malheureuse place! La tête me tourne au point, que je ne sais plus ni ce que



je dis, ni ce que je fais. Aides-moi donc, Henri !

HENRI.

Le meilleur conseil que je puisse donner à Votre Excellence, c'est de se pendre elle-même.

MAITRE BREMEN.

Vas-t-en me chercher la Merluche politique, qui est dans ma chambre, sur la table. Peut-être y trouverai-je la manière de recevoir les résidens étrangers.

HENRI.

Faut-il aussi vous apporter de la moutarde et du beurre ?

MAITRE BREMEN.

Imbécille ! c'est un livre couvert en blanc, que je te demande.

*(Henri sort, et Maître Bremen, enfoncé dans ses rêveries, déchire, sans s'en apercevoir, la plainte du Chapelier.)*

HENRI, rentrant.

Voici le livre ; mais que déchirez-vous là ? Comment ! c'est la plainte du doyen des Chapeliers !

MAITRE BREMEN.

Ah ! je l'ai fait par distraction. *(Il jette le livre par terre.)* Je crois, Henri, que je ferai bien de suivre ton conseil.

HENRI.

Encore quelqu'un qui frappe. *(Il sort, et*



*rentre, en criant.)* Ah! monsieur le bourguemestre! à mon secours, monsieur le bourguemestre!

MAITRE BREMEN.

Eh bien! quoi?

HENRI.

Tout un régiment de malelots devant la porte! Ils crient que si le bourguemestre ne leur rend pas justice, ils vont casser toutes les vitres. Il y en a un, qui m'a jetté une pierre dans le dos. Ahie, ahie, ahie!

MAITRE BREMEN, *se recachant sous la table.*

Henri, vas prier madame la bourguemestre de se montrer, pour les apaiser. Ils témoigneront peut-être plus de respect envers une femme.

HENRI.

Bah! imaginez-vous que de pareils brutaux de marins sachent respecter les femmes? Allez-y plutôt vous-même, car ils pourroient bien enlever madame la bourguemestre, et lui faire encore pire qu'à vous.

MAITRE BREMEN.

Mais c'est une vieille femme.

HENRI.

Les matelots ne sont pas si délicats. Je ne voudrois pas même y hasarder ma femme. Voilà qu'on restrappe. Dois-je ouvrir?



MAITRE BREMEN.

Non ! j'ai peur que ce ne soient encore les matelots. Que ne suis-je enterré ! Henri, regarde un peu qui c'est.

HENRI.

Les voilà qui entrent ; ce sont deux Conseillers.

*SCENE SIXIEME.*

MR. LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE. MR. SAND.  
MAITRE BREMEN. HENRI.

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

**M**ONSIEUR le bourguemestre n'est-il pas chez lui ?

HENRI.

Oui, le voilà sous la table.

MR. SAND.

Ah ! que faites-vous donc là , monsieur le bourguemestre ?

MAITRE BREMEN.

Hélas ! mes chers messieurs , je n'avois pas recherché cette place de bourguemestre. Pourquoi m'avez-vous précipité dans un tel abyme ?

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Il n'est plus question de vous en repentir. Vous l'avez acceptée. Allons, sortez de là , monsieur le bourguemestre. Nous sommes



venus pour vous représenter la faute énorme que vous venez de commettre , en renvoyant si outrageusement ce ministre étranger. Cela pourra attirer sur la ville les plus grands désagréments. Nous nous étions figuré que monsieur le bourguemestre seroit mieux instruit du *Jus publicum* , et des règles de l'étiquette.

MAITRE BREMEN.

O mes chers messieurs ! débarrassez-moi de ma dignité ; je ne puis plus en supporter le poids. Ce sera le moyen d'ailleurs de donner satisfaction sur le champ au Ministre étranger.

MR. SAND.

Quoi ! monsieur le bourguemestre , nous , vous déposer ? Croyez-moi , suivez-nous au Conseil , où nous allons délibérer tous sur le meilleur moyen de réparer votre faute.

MAITRE BREMEN.

Je n'irai pas au Conseil, dussiez-vous entreprendre de m'y traîner par les cheveux. Non, je ne veux plus être bourguemestre. Je n'ai jamais aspiré à cette place. Non, qu'on m'ôte plutôt la vie ! Je suis, grâce à Dieu, un potier d'étain, et j'entends mourir dans ma profession.

MR. SAND.

Est-ce ainsi que vous croyez vous jouer de tout un Conseil ? N'a-t-il pas accepté la



place de bourguemestre ? qu'en dites-vous, mon beau-frère ?

LE DOCTEUR PIED-DE-CHEVRE.

Sans doute, et nous en avons déjà fait notre rapport.

MR. S A N D.

Nous allons y mettre bon ordre. Oh , oh ! Le Conseil ne sera pas d'humeur à se laisser berner ainsi.

*(Ils s'en vont.)*

SCENE SEPTIEME.

MAITRE BREMEN. HENRI.

MAITRE BREMEN.

HENRI !

HENRI.

Monsieur le bourguemestre !

MAITRE BREMEN.

Qu'imagines-tu que ces Conseillers vont arrêter sur mon compte ?

HENRI.

Je l'ignore. Mais j'ai bien vu qu'ils étoient fort courroucés, et je m'étonnois de les voir vous parler avec tant de hardiesse. Ah ! si j'eusse été à votre place, je ne l'aurois pas souffert, et j'aurois bien su leur dire : Comment, méchantes gens, oubliez-vous à qui vous parlez ?



MAITRE BREMEN.

Ah! que n'es-tu bourguemestre, Henri!  
Que n'es-tu bourguemestre! Hélas, mon  
Dieu!

HENRI.

Si j'osois vous détourner un moment de  
vos grandes affaires, pour vous solliciter d'une  
petite faveur: ce seroit de pouvoir m'appel-  
ler à l'avenir monsieur de Henri.

MAITRE BREMEN.

Veux-tu bien te taire avec tes balivernes.  
Est-ce là le moment de m'entretenir de tes  
impertinences, tandis que tu me vois accablé  
d'infortunes et d'événemens désagréables?

HENRI.

Ce n'est, je vous assure, ni l'orgueil, ni  
l'ambition, qui me portent à cette demande.  
Elle n'a d'autre cause que le désir d'obte-  
nir un peu plus de considération vis-à-vis des  
domestiques de la maison, et surtout de notre  
Anne, car....

MAITRE BREMEN.

Paix, encore une fois! ou bien je te casse le  
cou! Henri!

HENRI.

Monsieur le bourguemestre!

MAITRE BREMEN.

Tu ne peux donc m'aider, ô le plus niais  
des hommes? Tiens pourtant, fais toute la  
besogne à ma place; si non, tu auras affaire  
à moi.

HENRI.



H E N R I.

Qu'allez-vous exiger? vous qui êtes un homme si sage, et qui ne devez votre place qu'à vos grands talens.

M A I T R E B R E M E N.

Prétends-tu aussi te moquer de moi?

*(Il prend une chaise, pour en frapper Henri, qui décampe.)*

## S C E N E H U I T I E M E.

M A I T R E B R E M E N, seul.

*(Il s'assseoit, la tête appuyée contre ses mains, et rumine un certain tems; puis il se lève de désespoir.)*

N'A-T-ON pas frappé? *(Il se glisse tout doucement jusqu'à la porte, ne trouve personne, vient se rasseoir, rumine encore, puis se met à pleurer. Enfin, il s'essuie les yeux, et s'élance, presque hors de lui-même, en criant :)* Par où commencer? Que faire? Cette quantité immense d'actes du syndic! Le doyen des chapeliers! Sa partie adverse! Une plainte de vingt points! Le soulèvement des matelots! Le résident étranger! Les réprimandes du Conseil! Des menaces! Ah! n'y a-t-il point de corde ici? En voilà pourtant une. *(Il l'ajuste.)* On m'a prophétisé que je me verrois élevé par mes études politiques. Allons, cette prédiction va s'accomplir, si cette corde remplit bien son office. Le Conseil peut venir après cela

H



avec ses menaces. Je m'en moquerai bien , quand je serai mort. Il ne me reste plus qu'un seul souhait à former, c'est que l'auteur de la Merluche politique soit pendu à côté de moi, avec son livre et ses seize Cabinets d'Etat autour du cou. (*Il prend le livre sur la table, et le déchire en mille morceaux.*) Abominable livre! tu ne troubleras plus la cervelle d'un honnête potier d'étain! C'est au moins là une petite consolation pour moi avant de mourir! Cherchons maintenant un coin favorable, pour l'exécution de mon projet. Il est très-remarquable qu'on pourra dire de moi, après mon trépas: Nul bourguemestre de Dantzick ne fut plus vigilant que Germain de Bremenfeld; car il n'a pas pris un seul moment de repos pendant tout le tems de sa magistrature.

### SCENE NEUVIEME.

MAITRE BREMEN. MAITRE LOYAL.

MAITRE LOYAL.

Oh, oh, oh! que faites-vous donc là ?

MAITRE BREMEN.

Rien que de me pendre, pour me tirer d'embarras. Si vous voulez vous mettre de la partie, cela me fera plaisir.



MAITRE LOYAL.

Non, je vous rends graces. Mais qui peut vous porter à cet acte de désespoir ?

MAITRE BREMEN.

A quoi bon de longues explications ? Je dois finir par être pendu. Aujourd'hui ou demain, qu'importe ! Je vous demande seulement, pour unique service , de présenter mon respect à madame la bourguemestre , ainsi qu'à la freule , et de les prier de me faire graver l'épithape suivante :

ARRÊTE PASSANT !

LA PEND LE BOURGUEMESTRE DE BREMENFELD ,  
QUI, PENDANT TOUT LE TEMS DE SES FONCTIONS ,  
N'A PAS JOUI D'UNE SEULE MINUTE DE REPOS.

VAS-T-EN FAIRE DE MÊME !

Peut-être ignorez-vous , monsieur Loyal , que j'ai été nommé bourguemestre , place où il est impossible de démêler ce qui est blanc d'avec ce qui est noir , et pour laquelle je me sens tout-à-fait incapable. Je n'ai que trop appris déjà , par une foule de chagrins , qu'il existe une terrible différence entre le jugement qu'on porte d'une place de magistrature , et la difficulté de l'exercer soi-même.

MAITRE LOYAL.

Ha , ha , ha , ha !

MAITRE BREMEN.

Ne vous moquez pas de moi. C'est vraiment un péché , dans l'état où je suis.

H 2



MAITRE LOYAL.

Ha, ha, ha ! Me voilà au fait de l'aventure. Je sors d'une auberge où les gens se pâmoient de rire , à cause d'un tour que l'on avoit joué à maître Germain Bremen, quelques jeunes gens lui ayant persuadé qu'il étoit devenu bourguemestre , pour voir comment il se tireroit d'affaire. J'avois appris cela avec beaucoup de peine , et j'étois venu sur le champ , pour vous en informer.

MAITRE BREMEN.

Ah ! que me dites-vous ! Je n'aurois pas été bourguemestre ?

MAITRE LOYAL.

Non, ce n'est qu'une pure invention, pour vous faire reconnoître votre extravagance de vouloir juger de choses hors de votre portée.

MAITRE BREMEN.

Ah ! il n'y a rien de vrai non plus dans l'affaire du résident ?

MAITRE LOYAL.

Eh ! mon dieu , non !

MAITRE BREMEN.

Ni du doyen des Chapeliers ?

MAITRE LOYAL.

Tout aussi peu !

MAITRE BREMEN.

Ni même des matelots ?

MAITRE LOYAL.

Non , non , encore une fois !



MAITRE BREMEN.

En ce cas, je ne veux donc plus me pendre. Eh ! ma femme, Louise, Henri ! Accourez tous ici !

SCENE DIXIEME.

MAITRE BREMEN. MAITRE LOYAL. MADAME BREMEN. LOUISE. HENRI.

MAITRE BREMEN.

MA chère femme, retournes à ton ouvrage. Notre règne est passé.

MADAME BREMEN.

Comment ! passé ?

MAITRE BREMEN.

Oui , oui , passé ! C'étoient quelques bons drôles, qui s'étoient entendus pour nous jouer un tour.

MADAME BREMEN.

Pour nous jouer un tour ? Certes , ils s'en trouveront mal, et toi aussi. (*Elle veut donner un soufflet à son mari , qui l'arrête et l'étrille d'importance.*) Ah ! mon cher mari , mon petit mari , je n'en ferai plus rien ; ah ! mon bon mari ; ah ! en voilà assez !

MAITRE BREMEN.

Il falloit te prouver que je ne veux plus être politique , et qu'il ne m'arrivera plus de compter jusqu'à vingt , quand je recevrai des soufflets. Je vais entièrement changer de



manière de vivre. Je jette tous mes livres au feu , pour m'occuper de mon état ; et j'avertis , une fois pour toutes , tous les gens de ma maison , que si j'en surprends un à lire ou à apporter chez moi un livre politique , ils'en souviendra longtems.

HENRI.

Je ne crains rien pour moi , monsieur le bourguemestre.

MAITRE BREMEN.

Que cette folie finisse là ! Appelles-moi maître comme auparavant. Je suis et ne veux jamais être qu'un potier d'étain. Ecoutez , maître Loyal , je sais que vous avez quelque amour pour ma fille. Mes fantaisies vous ont contrarié dans cet amour ; mais aujourd'hui , vous êtes sûr de l'approbation de la famille. Si vous n'avez pas changé , c'est une affaire faite.

MAITRE LOYAL.

Non , je ne change pas ainsi , et je souhaite que notre mariage se fasse au plutôt.

MAITRE BREMEN.

N'y consens-tu pas aussi , ma femme ?

HENRI.

Oh ! que demandez-vous là ? Madame la bourguemestre a toujours vu ce parti de si bon œil.

MADAME BREMEN.

Tais-toi ! Je veux répondre moi-même. Il



y a déjà trois ans que mon consentement est donné.

MAITRE BREMEN.

Et toi, Louise, je n'ai pas besoin de te rien demander; car, je le sais, ma petite, tu es aussi amoureuse de lui que la souris du fromage. N'est-il pas vrai?

HENRI.

Répondez donc, notre belle freule.

MAITRE BREMEN.

Si j'étois sûr que tu lui donnes encore ce titre par méchanceté, tu t'en repentirois, ma foi.

HENRI.

Non, maître; non, certainement non. Mais c'est une si terrible chose que l'habitude.

MAITRE BREMEN.

Allons! Donnez-vous la main. Bien; voilà qui est bon! A demain la noce. Henri!

HENRI.

Monsieur le bourgue.... ah! excusez-moi!  
.... Maître!

MAITRE BREMEN.

Je t'ordonne de brûler tous mes livres politiques. Je ne veux en revoir aucun de ceux qui m'ont poussé à de telles extravagances. Il faut l'avouer, quand nous critiquons les magistrats, c'est toujours à tort et à travers. Quelle différence entre comprendre une carte marine, et savoir gouverner un vais-



seau ! On peut bien apprendre , dans les livres politiques , à parler de différentes choses ; mais , qu'il y a encore loin de là à pouvoir administrer une ville ! Ce qui m'arrive aujourd'hui , est une parfaite leçon pour tout homme de mon état. Cela leur apprend que tel qui raisonne sur la conduite de ses supérieurs , est presque toujours incapable d'en remplir les fonctions. Car , qu'un potier d'étain s'empresse de devenir bourguemestre , c'est comme si un habile politique se rendoit tout-à-coup potier d'étain.

F I N.

---



